

**LE
COMTE
D'AMBOISE.**

LIVRE PREMIER.



A' PARIS
Chez C. BARBIN, Au
Palais, sur le second perron
de la sainte Chapelle.

M. DC. LXXXIX.
Avec Privilege du Roy.

Le Comte d'Amboise Nouvelle

Catherine Bernard



chez Claude Barbin, Paris, 1689

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[À madame la dauphine](#)

[Au lecteur](#)

[Livre 1](#)

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Livre 2](#)

[Extrait du Privilege du Roy](#)

À
MADAME LA
DAUPHINE.

MADAME, L'accueil favorable que vous avez eu la bonté de faire à ma première Nouvelle, me fait espérer la même grace pour celle-cy. J'ay même plus de besoin de votre protection que jamais ; je fais l'Histoire d'un Homme qui est assez généreux pour céder sa Maîtresse à son Rival ; & comme il y a peu de gens capables des grands efforts, & qu'on n'est touché que des choses auxquelles on se sent quelque disposition, j'ay lieu de craindre pour le succès de ce Livre. Mais, MADAME, les grands sentimens se trouvent dans les Ames Royales. Ils sont sur tout dans la vôtre au suprême degré, & peut-être que par là le Comte d'Amboise pourroit vous plaire. Si j'osois l'espérer, ie ne serois pas à plaindre, puis que ceux qui ne seroient pas propres à le goûter, seroient du moins capables de respecter votre goût. Mais, MADAME, ce n'est point dans cette seule veüe que je prends la liberté de vous le présenter, c'est pour avoir la gloire de vous rendre une seconde fois un hommage qui vous est si légitimement dû par votre rang, par vos qualitez éminentes, & sur tout par vos bontez. Je suis, avec un profond respect,

MADAME,

Votre très-humble
& très-obéissante
servante ***

AU
LECTEUR.

ON a trouvé que dans ma premiere Nouvelle il y avoit des endroits où la Nature n'estoit pas assez bien copiée, & qui tenoient plus de la pensée que du sentiment. Quoy que je ne sois pas honteuse de ce reproche, j'ay tasché cependant sur les Remarques qu'on m'a faites, à porter mes veües jusqu'à faire la difference d'une veritable passion, d'avec ce qui n'en est qu'une idée trop raisonnée. Et j'espere qu'on trouvera cette Histoire plus naturelle que l'autre, par les sentimens. Aussi on la trouvera plus extraordinaire par l'action ; & je croy que ce n'est pas un deffaut, car quoy que les gens d'un goût mediocre soient accoûtuméz à trouver ridicule tout ce qui n'est pas ordinaire, les gens de beaucoup d'esprit, trouvent du dégoût aux choses communes. Il leur semble qu'ils voyent toûjours le mesme Roman, parce qu'ils voyent toujours de semblables traits. Je me flate que l'on n'a point encore vû ce trait-cy ; & mesme si j'ay quelque chose à craindre, c'est qu'il ne soit trop peu vray-semblable qu'un Amant soit genereux. La maniere dont on parle des Amans donne lieu à ce scrupule ; mais après tout ce n'est qu'un scrupule, sur lequel je passe en faveur de ce qu'il y a de grand dans cette idée. Peut-estre se plaindra-t-on de ce que je ne recompense pas la vertu du Comte d'Amboise, mais je veux punir sa passion, & j'ay déjà déclaré dans la Préface d'Eleonor d'Yvrée, que mon dessein estoit de ne faire voir que des Amans malheureux, pour combatre autant qu'il m'est possible, le penchant qu'on a pour l'Amour.

LE COMTE D'AMBOISE

NOUVELLE. LIVRE PREMIER.

LE Regne de François second sembloit dans ses commencemens devoir estre agréable & heureux. La Reine sa femme estoit une des plus belles & des plus spirituelles personnes du monde ; la Cour estoit composée d'une partie de ces Hommes illustres qui avoient formé celle de Henry second, & les Dames avoient autant d'agrément, que les Hommes avoient de valeur : Le Comte d'Amboise, & le Marquis de Sanfac s'y faisoient distinguer ; leurs Familles avoient toujours esté opposées d'intereſt, & quoy qu'ils ne fussent pas ennemis declarez, ils avoient une certaine émulation qui sembloit devoir avoir quelque suite. Ils estoient tous deux également bien faits, rien ne pouvoit estre disputé à l'un que par l'autre ; aussi sembloit-il qu'ils dûssent se disputer toutes choses.

La Comtesse de Roye estant veuve, s'estoit retirée à deux lieuës de Paris à une maison de campagne, où elle ne recevoit de visites que de quelques amis particuliers. Elle avoit une fille parfaitement belle, qui n'avoit point encore parû. Elle vouloit la marier avant que de la mener à la Cour, & elle choisit le Comte d'Amboise entre tous ceux qu'on luy proposa. Ce mariage qui estoit également avantageux pour luy & pour Mademoiselle de Roye, fut arresté avant mesme qu'ils se fussent vûs ; mais comme elle avoit la reputation d'estre fort belle, Monsieur d'Amboise se fit un grand plaisir de

penfer qu'elle feroit à luy ; & l'on peut dire que le defir & l'efperance formoient déjà dans fon cœur un commencement de paffion, avant qu'il en eût vû l'objet.

Bien que Mademoifelle de Roye dût avoir pris cette efpece d'indolëce que la folitude dône ordinairement, la vivacité de fon efprit luy faifoit faifir aisément les premieres impreffions qui luy eftoient données, & ce qu'elle entendoit dire à fa mere, de la bonne mine, de l'efprit & de la generofité du Comte, la rempliffoit d'une eftime qui la difpofoit à quelque chofe de plus.

Le jour qu'il devoit luy faire fa premiere vifite, elle s'eftoit parée avec plus de foin qu'à l'ordinaire, & elle eftoit d'une beauté à charmer tous ceux qui la voyoient. C'eftoit un de ces agreables jours d'Efté qui invitent à fe promener. Le Soleil qui n'avoit point parû, laiffoit une fraîcheur delicieufe ; & Mademoifelle de Roye fe promenoit dans une des avenuës de la maifon, avec deux Dames des amies de fa mere, qui eftoient venuës dîner avec elles. Comme il eftoit affez bonne heure pour n'attendre pas encore le Comte d'Amboife, & que Madame de Roye eltoit occupée de quelques affaires, elle fut bien aife que la promenade les amufât durant le temps qu'elle feroit obligée d'y donner. Elles avoient déjà atteint le bout d'une allée où eftoit un cabinet ouvert de tous coftez, fort agreable, & dans lequel elles alloient entrer pour s'affeoir, lors qu'elles apperçurent un Cavalier qui mettant pied à terre, laiffa fes gens derriere luy, & s'avança vers elles. À mefure qu'il s'aprochoit, elle remarquoit fa taille & fon air, qui luy parurent dignes de toute l'attention qu'elle leur donnoit. Elle ne douta point que ce ne fût Monfieur d'Amboife ; il venoit au jour marqué, fon empreflement ne pouvoit luy déplaire. La bonne mine de celui qu'elle voyoit, répondoit à l'idée qu'elle s'eftoit faite du Comte. Ces Dames qui eftoient avec elle, ne le connoiffoient point, parce qu'elles n'eftoient pas de la Cour. Elles avoient appris qu'on l'attendoit ce jour là, & elles crurent auffi que c'eftoit luy. Elles luy dōnerent des loüanges qui aiderent encore à la prevenir en fa faveur.

Mademoifelle de Roye trouva fon devoir bien doux, elle fe hafta peut-efre un peu trop de le fuivre ; c'eftoit Monfieur d'Amboife qui luy devoit infpirer cette joye que donne la premiere rencontre de ce qui doit plaire ; & c'eftoit pour le Marquis de Sanfac qu'elle la fentoit. Le hazard l'avoit conduit en ce lieu, il venoit de chez une Dame de fes parentes, & s'eftant trouvé proche de la maifon de Madame de Roye comme il avoit entendu

parler de la beauté de sa fille, il prit l'occasion de leur faire une visite. Il n'avoit point vû Madame de Roye depuis la mort de son mary ; Elle vivoit dans une si grande retraite, qu'on n'avoit encore osé la troubler ; cependant après un an de veuvage, il crût qu'elle ne feroit pas de difficulté de le recevoir.

Il s'approcha de ces Dames, & quoy qu'il n'en connût aucune, il leur dit tout ce que la politesse & la galanterie luy inspirèrent en cette rencontre, mais il distingua d'abord Mademoiselle de Roye des autres. Aussi quoi que l'une d'elles eût de la jeunesse, & même de la beauté, celle de Mademoiselle de Roye estoit si parfaite qu'on ne pouvoit regarder qu'elle en un lieu où elle estoit ; Elle trouva je ne sçay quoy d'agréable dans cette aventure qui luy donna envie de la faire durer. Elle pria ces Dames de ne point dire son nom, & sçachant que les affaires qui retenoient sa mere, ne seroient pas si-tôt finies, elle proposa à la compagnie d'aller s'asseoir dans le Cabinet.

Le chemin que le Marquis de Sanfac avoit tenu, ne permettoit pas de douter qu'il n'allast chez Madame de Roye ; il ne se deffendit point d'avoir eu ce dessein, & ces Dames se confirmant dans la pensée qu'il fût Monsieur d'Amboise, luy firent plusieurs questions fines sur Mademoiselle de Roye, qui luy firent juger qu'elles le prenoient pour ce Comte, qu'il sçavoit estre sur le point de l'épouser. Elles luy demanderent s'il n'avoit rien à se reprocher, de s'amuser avec elles lors qu'il estoit sur le point de voir une si belle personne. Elle rougit malgré elle, d'une maniere qui aida à le persuader qu'il ne s'estoit pas trompé quand il avoit pensé qu'elle estoit Mademoiselle de Roye.

Le lieu où il la rencontroit, & son extraordinaire beauté, luy en avoient déjà donné de grands soupçons ; il n'en douta plus, il jugea même par ce qu'on luy disoit, qu'elle n'avoit point encore vû le Comte d'Amboise, & qu'on l'attendoit. L'aventure luy parut agréable à son tour, cette erreur le faisoit regarder favorablement d'une belle personne, il prit le party de ne pas répondre positivement pour ne les desabufer point, & pour pouvoir aussi se tirer de ce pas lors qu'elles viendroient à le connoître. On ne sçauroit, dit-il, avoir une plus grande idée de la beauté de Mademoiselle de Roye, que j'en ay, cependant j'ay peine à croire qu'elle soit au dessus de ce que je vois icy, ajouta-t'il en la regardant d'une maniere qui la persuadoit qu'il en estoit

touché. Elle prenoit un plaisir tres-sensible à ce qui se passoit, & elle estoit flatée de ce prompt effet de ses charmes, d'une maniere qui aidait encore à la rendre favorable à celui qui luy en faisoit connoître le pouvoir. Ils avoient déjà esté une heure dans ce Cabinet, lors qu'une grosse pluye les y tint assiegez. Personne n'en fut fâché, la conversation estoit si brillante, qu'il ne leur étoit pas possible de songer au temps qu'ils y demeuroient. Monsieur de Sanfac avoit un agrément infiny dans sa personne, & dans tout ce qu'il disoit, & sa vivacité naturelle étoit encore augmentée parce qu'il y avoit de piquant dans cette rencontre.

Mademoiselle de Roye étoit charmée de le trouver si digne de luy plaire, leurs yeux se rencontrèrent plus d'une fois d'une maniere qui la fit rougir, & qui luy fit ensuite éviter ceux de Monsieur de Sanfac. En effet bien qu'elle crût qu'il estoit le Comte d'Amboise, & qu'elle devoit l'épouser, elle sentoit sans le démeller, je ne sçay quoy d'indépendant de son devoir. Elle eut tout le loisir de s'abandonner à une erreur qui luy devoit estre si fatale dans la suite : car l'orage ne cessoit point, & ils ne pouvoient sortir du Cabinet. Enfin Monsieur d'Amboise arriva, & comme il vit des Dames dans le Cabinet, il y entra, pensant que ce fût Madame & Mademoiselle de Roye.

Il n'y trouva point cette Comtesse qu'il avoit veüe à la Cour ; mais il reconnut aussi-tôt sa fille au portrait qu'on luy en avoit fait, & sur les mesmes apparences qui avoient déjà fait croire au Marquis de Sanfac, que c'estoit elle ; de sorte qu'il luy adressa ses complimens. Cependant comme il pouvoit se tromper, & que la presence de tant de personnes le retenoit, il ne luy dit rien qui marquast précisément qu'il estoit celui qu'elles attendoient.

Il ne meritoit pas moins que le Marquis de Sanfac d'occuper cette Compagnie. Une taille agréable & au dessus de la mediocre, un air noble, je ne sçay quoy de fin & de passionné, le rendoient très capable de plaire. Ces Dames luy rendirent toute la justice qui luy estoit due ; mais Mademoiselle de Roye fut fâchée d'estre déjà contrainte de douter qui des deux estoit son Amant : Elle les regarda l'un & l'autre, comme pour leur demander lequel elle estoit obligée d'aimer ; mais c'estoit avec une certaine difference qui sembloit marquer qu'elle eût bien voulu que c'eût esté Monsieur de Sanfac.

La plus âgée de ces Dames, qui voyoit l'embarras de cette jeune personne, jugea qu'il falloit le faire cesser. Comme les Femmes de Mademoiselle de Roye avoient esté contraintes de se retirer dans le Cabinet,

à cause de la pluie, elle envoya l'une d'elles demander le nom de Monsieur d'Amboise à ses Gens, & l'ayant sçu, elle le fit connoître à Mademoiselle de Roye.

Cette jeune personne ne pût s'empêcher de le regarder avec plus de froideur que naturellement elle ne devoit en avoir. La vivacité de la conversation avoit animé son visage, & augmentoit encore sa beauté ; Monsieur d'Amboise la confideroit avec l'intérêt d'un homme à qui elle estoit destinée, & malgré l'idée qu'il avoit conceuë d'elle, il trouvoit lieu d'estre surpris ; mais la maniere dont elle le receut, ne luy permit pas de goûter ce charme qu'excite dans le cœur la naissance d'une passion, & l'amour luy dénia jusqu'à son premier plaisir.

Elle regarda, sans s'en appercevoir, Monsieur de Sanfac avec moins de précaution qu'auparavant, comme si elle luy eût dit adieu par ce regard, & qu'elle fût devenuë plus hardie lorsqu'il luy falloit ôter l'esperance, qu'elle ne l'avoit esté un moment plutôt, lors qu'elle avoit crû pouvoir luy en donner.

Monsieur d'Amboise avoit les yeux trop attachez sur Mademoiselle de Roye, pour ne pas suivre les siens ; peut-être aussi que l'opposition naturelle de Sanfac & de luy, avança ses craintes, enfin il soupçonna une partie de la verité.

L'orage continuoît toujours, & Madame de Roye qui avoit achevé les affaires qui l'avoient retenuë, les vint reprendre dans son Carrosse. Elle ne s'attendoit point de trouver le Marquis de Sanfac dans ce lieu. Cependant elle ne manqua pas de luy faire beaucoup de civilités. Cette Comtesse marqua à Monsieur d'Amboise toute l'estime qu'elle avoit pour son merite, & la joye où elle estoit de le voir ; mais ces honnestetez ne luy ôtoient pas l'idée defagreable qu'il avoit prise malgré luy.

Madame de Roye les mena dans son appartement, & les divers mouvemens qui partageoient cette compagnie, y firent naître quelque sorte d'ennuy. Le Comte d'Amboise qui naturellement n'aimoit pas Sanfac, trouvoit la visite de ce Marquis trop longue. Peu s'en falloit que Monsieur de Sanfac ne trouvât la même chose de celle du Comte d'Amboise, quoiqu'il n'ignorât pas le dessein qui l'amenoit, cependant il falut qu'il luy cedât la place.

Les Dames s'en allerent aussi, de sorte que le Comte d'Amboise demeura le dernier. Il marqua à Mademoiselle de Roye combien l'avantage de luy estre destiné le charmoit, mais il luy dit en même temps que s'il n'estoit pas assez heureux pour toucher son cœur, il se trouvoit fort à plaindre. Mademoiselle de Roye luy repondit qu'elle n'avoit point de cœur à donner, mais seulement un devoir à suivre. L'air dont elle prononça ces paroles n'estoit pas propre à donner des esperances à un Amant. Elle prit peu de soin de soutenir la conversation, mais elle laissa voir assez d'esprit pour achever ce que sa beauté avoit commencé, & assez de difficultez à la possession de son cœur, pour rendre la passion du Comte d'Amboise très-vive dès ce jour-là.

Lors que Mademoiselle de Roye fut seule, elle demeura dans une profonde rêverie, & quoiqu'elle ne démêlast pas encore ses sentimens, à l'égard de Monsieur d'Amboise & de Monsieur de Sanfac, il luy sembloit néanmoins que ce dernier estoit le plus aimable.

De son côté il avoit esté frappé de la beauté de Mademoiselle de Roye. Il avoit remarqué que sa conversation ne luy déplaisoit pas, & qu'elle avoit reçu le Comte d'Amboise avec assez de froideur, de sorte qu'il ne remportoit que des idées agreables.

Il parla d'elle à la Cour avec de si grands éloges, que la Reine eut de l'impatience de la voir, & comme il avoit fceu de Madame de Roye, qu'elles ne reviendroient pas fi-tôt de la campagne, il le dit à la Reine qui témoigna en estre fâchée.

Sanfac qui ne cherchoit qu'un pretexte pour retourner chez Madame de Roye, se fit un plaisir de luy aller apprendre les sentimens de la Reine ; il vit Mademoiselle de Roye une seconde fois, il crut démêler quelque joye dans ses yeux, il luy dit mille choses, que les dispositions où elle estoit pour luy, luy faisoient entendre facilement, & qui ne pouvoient cependant déplaire à Madame de Roye. Le Comte d'Amboise qui estoit en droit de les aller voir souvent, arriva dans le temps que Monsieur de Sanfac en sortoit. Une seconde visite de ce Marquis le chagrina. Son inquiétude qui parut malgré luy à Mademoiselle de Roye, le luy fit trouver bizarre, & acheva de le perdre auprès d'elle.

Elle sentit son éloignement pour luy avant que de connoître que Sanfac en estoit la cause. Les soins que le Comte luy rendoit luy devinrent incommodes, & luy donnerent d'abord une repugnance pour luy qu'elle combattoit en vain. Un Amant pour qui l'on est obligée d'avoir des égards, se fait toujours beaucoup haïr, quand il ne se fait pas aimer.

Le Comte d'Amboise s'appercevoit bien que Mademoiselle de Roye ne l'aimoit pas, il en soupçonnoit la cause, & suivant la coûtume des Amans malheureux, il cherchoit à s'éclaircir plus particulièrement de ce qu'il ne sçavoit pas assez pour estre tout à fait miserable.

Un jour que le Roy étoit à la promenade, & que toute la Cour le suivoit, ce Comte voyant que Sanfac estoit à quelques pas de la foule, s'approcha de luy pour parler de Mademoiselle de Roye. Mais quoiqu'ils eussent également envie de parler d'elle, aucun d'eux ne pouvoit se résoudre à commencer. Enfin d'Amboise suivit son dessein, il la loüa beaucoup, mais Sanfac la loüa peu, autant peut estre pour n'estre pas d'accord avec son Rival, que de peur de se découvrir. Cependant le Comte d'Amboise n'estoit pas en estat de se rassurer, il auroit esté inquiet si le Marquis de Sanfac avoit trop admiré Mademoiselle de Roye, & il le fut encore de ce qu'il ne vouloit pas l'admirer assez.

Peu d'heures après, la jalousie fut entierement confirmée. Le soir chez le Roy, la conversation s'étant tournée sur la beauté de quelques femmes de la Cour, le Marquis de Sanfac qui n'étoit plus alors retenu par la presence de Monsieur d'Amboise, ne put s'empêcher de louer extrêmement Mademoiselle de Roye, & il en parloit même avec beaucoup de vivacité, lorsque le Comte arriva. Le Roy l'appercevant de loin, voila Sanfac, luy dit-il, en élevant la voix, qui dit plus de merveilles de la beauté de Mademoiselle de Roye, que vous ne nous en avez jamais dit. Ces deux Rivaux rougirent à ce mot ; cette rougeur fut remarquée ; on leur en fit la guerre le reste du soir, & ils eurent besoin de tout leur esprit pour la soutenir. Ils connurent plus particulièrement dans cette occasion tout ce qu'ils en avoient l'un & l'autre, & ils ne s'estimerent que pour se haïr davantage.

Le Comte de Sanfac pere du Marquis, souhaitoit de marier son fils à Mademoiselle d'Anebault, de qui la beauté pouvoit rendre heureux un homme qui n'auroit pas aimé Mademoiselle de Roye ; il n'osoit s'opposer ouvertement aux volontez de son pere, mais il reculoit ce mariage, & il y

avoit beaucoup de repugnance. Madame de Roye mena dans ce temps-là sa fille à la Cour, où elle receut tous les applaudissemens qu'elle meritoit.

Elle fit des Amans & des Ennemies. La Comtesse de Tournon fut de celles à qui sa beauté donna le plus de chagrin, & qui le dissimula le mieux. Le Comte de Sancerre la trouva parfaitement aimable, & n'osa dire qu'il l'aimoit, parce qu'il ne soupçonna pas que Monsieur d'Amboise pût estre haï. Il fit un voyage peu de temps après qui luy servit à cacher sa passion, mais qui ne l'en guerit pas.

Mademoiselle de Roye ne tarda guere à apprendre qu'on marioit le Marquis de Sanfac à Mademoiselle d'Annebault ; elle fut surprise de cette nouvelle, & encore plus de s'y trouver si sensible. Malgré elle, elle s'attachoit à la railler, & à luy trouver des défauts.

Le mariage de Monsieur d'Amboise estoit sur le point de se conclure, lors qu'il y survint des difficultez qu'on n'avoit pas preveuës. Le Roy eut quelque connoissance d'un soulèvement que le Prince de Condé vouloir exciter dans le Royaume, & parce que ce Comte étoit particulièrement attaché à luy, on crut qu'il y avoit quelque part, bien qu'on n'eût aucune preuve contre luy, il suffisoit qu'on eût des soupçons pour devoir veiller de près sur ses démarches. Il n'étoit point de la politique de luy laisser épouser une parente de la Princesse de Condé, avant que sa conduite fût éclaircie.

Il se passa beaucoup de choses durant ce retardement. Madame de Roye ne sachant point les sentimens que Sanfac avoit pour sa fille, le recevoit comme les autres Gens de la Cour. Cette jeune personne s'informoit avec trop de soin de ce qui regardoit le mariage de Mademoiselle d'Annebault, pour ignorer la résistance qu'il y apportoit, & il ne luy estoit pas même difficile de comprendre qu'elle y avoit part. L'application qu'elle avoit pour toutes les actions de ce Marquis, la confirmoit à tous momens dans la pensée qu'elle l'avoit touché. Elle suivoit son penchant avec scrupule, mais elle le suivoit.

Sanfac remarquoit tous les jours de petits effets de la passion de Mademoiselle de Roye, qui le charmoient ; cependant dans les termes où elle étoit avec Monsieur d'Amboise, il n'osoit luy parler ouvertement de peur de perdre ces marques de sa tendresse s'il la forçoit de les démêler ; mais il fit confidence à Mademoiselle de Sanfac sa sœur, des sentimens qu'il

avoit pour Mademoiselle de Roye, & il la pria de faire, s'il se pouvoit, une étroite liaison avec elle, & de tâcher à détruire Monsieur d'Amboise dans son esprit, afin que le mariage de ce Comte étant déjà reculé par des raisons de politique, le fût encore par l'éloignement qu'elle auroit pour luy.

Mademoiselle de Sanfac eut d'abord quelque peine à rendre de méchans offices à un homme pour qui elle avoit une estime singuliere ; mais cette même estime la porta insensiblement à agir contre son mariage. Comme elle avoit beaucoup d'esprit, & qu'elle étoit sœur de Sanfac, il ne luy fut pas difficile d'entrer dans un commerce d'amitié très-étroit avec Mademoiselle de Roye, qui ne luy cacha point le chagrin où elle étoit, de se voir destinée à un mary pour qui elle avoit si peu d'inclination. Elle rendoit justice à ses bonnes qualitez, mais c'étoit avec une espece de dépit. Son mérite luy étoit un reproche secret de l'indifference qu'elle avoit pour luy ; Elle le haïssoit de ce qu'il l'aimoit, & de ce qu'il estoit aimable.

Mademoiselle de Sanfac qui estoit fille de la Reine, & celle qui en estoit la mieux traitée, luy offrit toute sa faveur auprès de cette Princesse, pour faire en sorte qu'elle parlât à Madame de Roye, afin qu'on rompît ce mariage. Mademoiselle de Roye qui craignoit de déplaire à sa mere, s'y opposa d'abord avec assez de vivacité ; néanmoins elle laissa entrevoir que si la chose avoit pû se faire sans sa participation, elle en auroit eu de la joye.

Il n'en falloit pas davantage pour obliger Mademoiselle de Sanfac à la servir. Elle avoit besoin d'aller aux Eaux de Spa pour sa santé, & elle vouloit avant que de partir, en parler à la Reine, afin de ne pas manquer le temps d'obliger son amie. Quoique Mademoiselle de Roye fût bien éloignée de luy avouer l'inclination qu'elle avoit pour son frere, c'étoit beaucoup qu'elle évitât de parler de luy.

La haine du Comte d'Amboise pour Sanfac augmentoit extraordinairement. Mademoiselle de Roye sans s'en appercevoir donnoit à ce dernier des marques d'une estime toute particuliere, qui ne pouvoient échaper à la penetration d'un Amant ; aussi balançoit-il quelque fois sur le party qu'il devoit prendre. Il luy estoit défagréable d'épouser une personne prevenüe d'une autre inclination ; la raison s'opposoit à ce dessein, mais il estoit amoureux. Comment perdre l'esperance de la voir à luy ? Après bien des incertitudes, il voyoit qu'il ne luy étoit pas possible de prendre aucune resolution.

Le Marquis de Sanfac témoigna tant de froideur pour Mademoiselle d'Annebault, qu'elle travailla de son côté à éviter de l'épouser, de sorte que ce mariage fut rompu. Mademoiselle de Roye en eut une joye si grande, qu'il ne luy fût pas possible de la cacher à Mademoiselle de Sanfac, à qui tous ces mouvemens n'étoient pas indifferens. Elle voyoit souvent le Comte d'Amboise chez cette amie. Elle l'avoit trouvé aussi aimable que malheureux & insensiblement la pitié l'avoit menée à d'autres sentimens. Elle entroit toujours plus fortement dans les interets de son frere, & même elle croïoit servir Monsieur d'Amboise, en l'empêchant d'épouser une personne qui le haïssoit.

Le Comte de Sanfac son pere, fut poussé par elle à souhaiter que son fils épousât Mademoiselle de Roye ; ce qui pouvoit n'être pas difficile dans la conjuncture presente. La Maison d'Amboise n'avoit jamais ménagé les Sanfacs dans aucune occasion. Les Sanfacs que la faveur rendoit hardis, avoient souvent cherché à leur déplaire, de sorte que rien ne les retint, & Mademoiselle de Roye estoit un party si considerable, qu'ils entreprirent de faire parler à Madame de Roye ; cependant ils ne voulurent d'abord demander qu'une preference, si le mariage de Monsieur d'Amboise ne s'achevoit pas. Mademoiselle de Sanfac pria la Reine de vouloir bien entrer dans cette affaire. Cette Princesse le luy promit, & Mademoiselle de Sanfac partit pour les Eaux de Spa. Après cette promesse, la Reine luy tint bien tôt parole ; elle fit des propositions à Madame de Roye. Elle luy laissa comprendre que l'attachement de Monsieur d'Amboise pour le Prince de Condé, le rendoit toujours suspect, & qu'il estoit des partis plus avantageux par la faveur & par l'amitié du Roy ; mais Madame de Roye estoit de ces femmes exactes à ce qu'elles ont promis. Les bonnes qualitez du Comte luy avoient donné pour luy une amitié que son malheur augmentoit encore. Elle supplia la Reine de souffrir d'elle tint parole à Monsieur d'Amboise, & qu'elle esperast que le Roy le reconnoîtroit innocent, & luy rendroit sa bien veillance.

La Reine qui cherchoit à obliger Mademoiselle de Sanfac, pressa Madame de Roye encore plus fortement, & n'oublia rien de ce qui pouvoit favoriser les Sanfacs. Enfin elle luy demanda sa parole pour le Marquis, si elle rompoit avec le Comte d'Amboise. Madame de Roye fut blessée des propositions qu'ils luy faisoient faire dans le temps qu'elle étoit engagée

avec un homme qu'ils n'aimoient pas, & de ce qu'ils faisoient si promptement une occasion d'insulter à sa disgrâce. Elle dit à la Reine qu'elle étoit au desespoir de ne pouvoir luy rien promettre là dessus, parce que sa fille avoit de l'antipathie pour le Marquis de Sanfac ; ce n'estoit pas qu'elle le crût, mais elle se tiroit par là d'un pas embarrassant.

— Ce méchant succès mit Sanfac dans un chagrin & dans une confusion étrange ; quoique les regards de Mademoiselle de Roye l'eussent souvent assuré qu'il n'estoit point haï, il n'osoit plus les en croire. Enfin il estoit sûr de la haine de Madame de Roye, s'il doutoit encore de celle de sa fille, & il perdoit l'espérance d'estre jamais heureux.

Madame de Roye ne voulut point instruire cette jeune personne de ce qui s'étoit passé, pour ne la détourner des sentimens qu'elle devoit avoir pour le Comte d'Amboise. Elle jugea aussi qu'il falloit qu'il l'ignorast luy-même, de peur que malgré les dispositions où l'on estoit contre luy à la Cour, il n'en vint à des extrémités fâcheuses avec un homme que le Roy aimoit. Elle remena le lendemain sa Fille à la campagne, à une maison plus éloignée que celle où elle estoit d'abord, en attendant quelque changement aux affaires du Comte, auquel elle témoigna que l'air de disgrâce où il estoit, n'apporteroit aucune alteration aux sentimens qu'elle avoit pour luy.

Mais que servoient ces sentimens au Comte d'Amboise ? Il estoit presque sûr que ceux de sa Maîtresse luy estoient contraires. Il résolut de s'en éclaircir, & de faire en sorte que Mademoiselle de Roye se trouvast engagée par les prières qu'il luy feroit, ou par son propre intérêt, de luy avouer une chose dont le soupçon luy estoit déjà si funeste, que la certitude ne pouvoit l'estre davantage. Si Mademoiselle de Roye estoit prévenue d'une autre inclination, il valoit mieux qu'il en fût une fois persuadé, que de le craindre toujours. Cependant il eut des occasions de s'en instruire, mais il n'avoit pas la force d'en profiter ; & quand il estoit sur le point de l'apprendre, il ne vouloit plus le sçavoir.

Mademoiselle de Roye étoit partie si promptement pour la campagne, que Sanfac n'avoit pu trouver l'occasion de luy parler. Les difficultés qu'il trouvoit à s'expliquer avec elle, ne le rebutoient point ; il étoit piqué des paroles que Madame de Roye avoit dites à la Reine, & l'amour joint au dépit, luy faisoit chercher tous les moyens de s'éclaircir. Mademoiselle de Sanfac étoit trop éloignée pour pouvoir le servir auprès de Mademoiselle de

Roye. Il jetta les yeux sur Madame de Tournon ; c'étoit la plus adroite & la plus infinuante de toutes les femmes. Elle avoit trouvé le secret de s'attirer l'estime & l'amitié de Madame de Roye, & elles avoient toujours esté dans une grande liaison ensemble. Monsieur de Sanfac pensa qu'il pourroit aller chez Madame de Roye avec elle, & qu'il trouveroit les moyens de parler à Mademoiselle de Roye. Il rendit à Madame de Tournon des visites qu'elle receut avec plaisir. Quoiqu'elle ne fût pas dans la premiere jeunesse, elle étoit encore assez aimable pour pouvoir se flatter aisément d'être aimée ; & le Comte de Tournon dont elle étoit veuve, luy avoit laissé des biens si considérables, que la pensée de pouvoir faire une fortune éclatante à ce Marquis, aida encore à la séduire pour luy.

Bien qu'elle dût connoître que les soins qu'il luy rendoit, n'avoient pas le caractère de l'amour, on se trompe aisément sur une matiere si delicate. L'application qu'on apporte à l'examiner, est un moyen presque seur de s'y méprendre. Ainsi Madame de Tournon donnoit à toutes les actions de Sanfac, le sens qui convenoit le mieux aux sentimens qu'elle avoit pour luy.

Mais elle ne put jouir longtemps de son erreur. Il luy laissa le triste loisir de faire des réflexions distinctes ; elle vit la difference du procédé qu'il tenoit au sien. Enfin, comme il avoit peu d'application aux actions de la Comtesse, & qu'il croyoit qu'elles ne partoient que de l'amitié, parce qu'il ne sentoit rien de plus pour elle, il luy proposa lorsque quelques jours furent passés, d'aller avec elle chez Madame de Roye. Cette proposition fit ouvrir les yeux à Madame de Tournon, & elle demeura persuadée qu'il étoit amoureux de Mademoiselle de Roye, lorsqu'elle luy eut parlé de cette belle personne. La honte de s'être trompée, la douleur d'aimer en vain, & le dépit de voir triompher Mademoiselle de Roye qu'elle haïssoit, ne pouvoient demeurer sans effet dans le cœur de Madame de Tournon ; cependant sa dissimulation naturelle l'empêcha d'éclater. Elle luy promit de faire la partie qu'il luy proposoit, mais elle s'étoit déjà apperçûë que Madame de Roye avoit quelque chagrin contre les Sanfacs. Elle luy écrivit que le Marquis l'avoit priée de le mener chez elle. Madame de Roye qui après les propositions qui s'étoient faites, & ce qu'elle avoit dit à la Reine, sentit qu'elle seroit assez embarrassée de cette visite, répondit promptement à Madame de Tournon, pour l'engager à détourner Sanfac de ce dessein. Madame de Tournon qui en écrivant à Madame de Roye, n'avoit cherché

qu'à s'attirer cette réponse, montra la Lettre à Sanfac, comme à un amy pour qui elle n'avoit rien de caché.

Sanfac, que ce méchant succès chagrina, ne consulta plus la Comtesse sur une chose dont il n'étoit pas temps de lui découvrir le motif ; il voulut aller chez Madame de Roye, mais il ne vit point la fille, quoiqu'il l'eût demandée. On lui dit qu'elle se portoit mal ; il y retourna une seconde fois, & on refusa encore de la lui laisser voir, sur des pretextes qui luy parurent peu vraisemblables. Il sçeut que Monsieur d'Amboise étoit avec elle, de sorte que honteux du peu de succès de ses visites, & desespéré d'avoir un Rival plus heureux que luy, il prit la résolution de quitter Paris, & il alla à une de ses Terres qui en étoit fort éloignée.

Mademoiselle de Roye que la precipitation avec laquelle on l'avoit ramenée à la campagne, avoit toujours inquiétée, & qui voyoit avec chagrin qu'on l'empêchoit de recevoir les visites de Sanfac, pensa que peut-estre Madame de Roye avoit découvert ses sentimens pour luy, & elle en étoit dans une honte & dans un accablement extrêmes.

Monsieur d'Amboise lui marquoit combien il étoit affligé de luy voir cette mélancolie, sans toutefois s'en plaindre, & sans luy marquer qu'il pouvoit en partie la penetrer. Une conduite si respectueuse toucha Mademoiselle de Roye, & la pitié succeda à la haine, mais l'amour ne succeda point à la pitié.

Il estoit trop innocent de la conspiration du Prince de Condé, pour en estre accusé longtemps, & il en estoit alors presque justifié. Mademoiselle de Roye vit qu'elle alloit l'épouser, il en usoit d'une maniere qui meritoit quelque douceur de sa part, & il luy sembla que le devoir suppleroit aux mouvemens de son cœur.

Un jour que la tristesse du Comte d'Amboise étoit extraordinaire, elle luy dit plus de choses obligeantes qu'elle ne luy en avoit jamais dit, mais elles ne firent que redoubler le chagrin de cet Amant. Eh ! Mademoiselle, lui dit-il, ne vous contraignez point ; ces dehors étudiez ne me rendent pas moins à plaindre, vous affectez de me marquer de la bonté, & que je serois heureux, si vous en aviez assez pour chercher à me la cacher ! Ce discours embarassa Mademoiselle de Roye, il étoit assez fondé pour luy causer un peu de desordre, elle fut longtemps sans répondre, & Monsieur d'Amboise

s'enhardissant par ce silence, ou plutôt se confirmant dans les soupçons, n'eut plus la force de les empêcher de paroître. Mademoiselle, lui dit-il, je ne vois que trop que je vous suis indifférent, pourquoi ne voulez-vous pas que je le voye ? Ayez du moins de la sincérité, si vous n'avez pas de tendresse. Je suis réduit au point de vous être obligé, si vous m'avouëz que vous ne m'aimez pas. Il accompagnoit ces paroles de larmes : Mademoiselle de Roye en fut vivement pénétrée. Pourquoi cette contrainte éternelle ? Elle n'étoit point encore sa femme. Une pareille confidence ne pouvoit servir qu'à la dégager & à la mettre dans la liberté de suivre ses sentimens.

Si la plus grande estime qui fut jamais, lui dit-elle... Non Mademoiselle, interrompit-il, toute vostre estime ne sçauroit me consoler de vôtre indifférence, mais ajoûta-t-il, pressé par sa jalousie, si quelque chose pouvoit l'adoucir, ce seroit une confiance sans réserve, elle m'est bien due pour me récompenser de tout ce que vous ne me donnez pas. Quelle est cette confiance que vous demandez encore, lui dit Mademoiselle de Roye ? Il me semble que je vous en marque beaucoup. Ah ! Mademoiselle, lui dit-il, ce n'est point assez, marquez m'en davantage, c'est me punir de ma curiosité, que de la satisfaire, & toute la grace que je vous demande, c'est que vous m'appreniez mon malheur tout entier. N'ai-je point de Rival ? Avoüez-le moy. Devez-vous douter que je ne sois indifférente, lui dit Mademoiselle de Roye, puisque vous ne m'avez pas renduë sensible, vous qui m'estiez destiné ? Helas, Mademoiselle, lui dit-il, vostre cœur pouvoit estre prevenu... Prevenu, lui dit Mademoiselle de Roye ? connoissois-je quelqu'un avant que d'estre engagée avec vous ? Eh ! Mademoiselle, interrompit-il, emporté par sa jalousie, n'aviez vous vû personne avant moy ? Il ne faut qu'un moment pour faire naître l'amour.

À ce mot qui marquoit si précisément ce qui s'étoit passé dans le cœur de Mademoiselle de Roye, une si grande rougeur lui couvrit le visage, que Monsieur d'Amboise ne douta plus de sa disgrâce ; il s'appuya sur un siège, ne pouvant supporter sa douleur. Que me faites-vous envisager, Mademoiselle, lui dit-il ? Eh ! qu'il faut vous respecter pour vous marquer de la moderation, en découvrant que vous avez pour un autre les sentimens qui m'étoient dûs par la violente passion que j'ay pour vous ! Mademoiselle de Roye que ces paroles pénétrèrent jusqu'au fonds de l'ame, ne pût retenir ses larmes, & elle marquoit une si vive douleur, que Monsieur d'Amboise,

malgré son desespoir, fut touché de l'état où il l'avoit mise. Il la regarda avec toute la timidité que lui donnoit la pensée de lui avoir déplû, & il sembloit par son silence, lui faire reparation d'avoir trop parlé. Enfin il lui demanda pardon de ce qu'il avoit dit, ou plustost de ce qu'il avoit vû. Mademoiselle de Roye estoit dans un desordre extraordinaire. Son trouble & sa rougeur l'avoient trahie si cruellement, qu'elle n'osoit regarder Monsieur d'Amboise sans la dernière confusion, de sorte que ne sçachant que lui répondre, & ayant du chagrin contre lui, elle se retira dans son cabinet en le priant de la laisser en paix & de l'oublier.

Quels ressentimens n'eut point Monsieur d'Amboise contre celui qui lui enlevoit le cœur de sa Maîtresse, & que s'il en avoit suivy l'impetuosité, il se feroit porté à de crüelles extrêmités contre lui ! mais il pensa que dans cette occasion un éclat lui attireroit toute la haine de Mademoiselle de Roye, & qu'il ne falloit point abuser d'un secret dont elle lui avoit découvert une partie, & qu'elle lui avoit laissé penetrer tout entier. Il se representoit les larmes qu'il lui avoit vû répandre, & cette idée arrêtoit sa vengeance, quoiqu'elle augmentast son chagrin.

Ils furent quelque temps sans se voir ; le Comte d'Amboise estant seur de ne pas plaire à Mademoiselle de Roye, & l'ayant en quelque sorte offensée, n'osoit se montrer à ses yeux ; Mademoiselle de Roye n'apprehendoit pas moins de recevoir de ses visites. Il n'est point d'homme plus fâcheux qu'un Amant jaloux, quand il a raison de l'être, & droit de le témoigner.

Comme Madame de Roye s'aperçut que Monsieur d'Amboise ne venoit plus chez elle ! Elle en demanda la raison à sa fille, & soupçonnant par l'embarras de cette jeune personne, qu'il y avoit eu quelque démêlé entr'eux, elle lui dit qu'elle vouloit qu'on le menageast, luy remit devant les yeux ce qu'asseurement il lui feroit un jour, & même lui ordonna de faire dire au Comte, par un de leurs amis communs, qu'elle feroit bien aise de le voir. Il falut que Mademoiselle de Roye obéît, mais elle en fut plus revoltée contre lui.

Monsieur d'Amboise sentit bien qu'il ne devoit pas penetrer plus loin que l'apparence qui lui étoit favorable ; encore qu'il craignît de voir Mademoiselle de Roye, il ne laissa pas d'aller chez elle le lendemain avec empressement. Il la trouva seule dans sa chambre, la teste appuyée sur une de ses mains, & dans une rêverie si profonde, qu'à peine s'en tira-t-elle par le

bruit qu'il fit en entrant. La pensée que le Marquis de Sanfac l'occupoit à ce point, renouvella la jalousie du Comte d'Amboise. Mademoiselle, lui dit-il, en soupirant, que ceux qui peuvent vous faire rêver, sont heureux, & qu'on est à plaindre quand on est...

Mademoiselle de Roye fut fâchée qu'il commençât ce discours. Le commandement de Madame de Roye l'avoit mise dans une disposition chagrine, de sorte que le regardant avec quelque dépit, je n'ay rien à vous répondre, lui dit-elle, tout ce que je dirois vous seroit suspect, mais je prévois les malheurs que vôtre défiance me prepare. Vous preparer des malheurs, Mademoiselle, lui dit-il, est-ce à moy que vous parlez ? Oüy, lui dit-elle, je ne dois point me flater, vous avez eu des commencemens de jalousie, que j'ay peut-estre augmentée par ma faute, je ne puis plus penser que vous ne me haïssiez point.

Helas, Mademoiselle, lui dit-il, ce n'est pas ma haine que vous craignez, vous ne craignez que mon amour ; mais enfin je ne me trouve plus digne de vous, puisque je n'ay pû vous plaire ; c'est assez, je ne vous contraindray pas davantage, je vous fuiray, puisque c'est la seule marque de passion qui vous puisse estre agreable de moy. Je vous aimeray toujours avec un amour violent, & je ne vous verray jamais.

Mademoiselle de Roye ne lui en demandoit pas tant, mais le chagrin où elle l'avoit vû, & la disposition où il lui paroissoit estre de se dégager, lui donna la hardiesse de le lui proposer. Elle lui representa avec douceur, qu'il estoit deormais impossible qu'il fût content en l'épousant, que puisqu'il avoit eu des soupçons une fois, il en auroit toujours, & qu'elle l'estimoit trop pour vouloir le rendre malheureux. Enfin, peu à peu elle essaya de le porter à retirer la parole qu'il avoit donnée à Madame de Roye. Il estoit dans un desespoir qui ne lui permettoit pas de répondre. Ses yeux estoient attachez sur Mademoiselle de Roye. Il ne s'étoit point attendu qu'on ne le rassureroit pas. Songez vous bien à ce que vous exigez de moy, Mademoiselle, lui dit-il, songez vous bien que je vous aime, & le plus grand effort de mon amour, est-il dû à la plus cruelle preuve de vôtre indifférence ? Vous pouvez me refuser, luy dit tristement Mademoiselle de Roye. Eh ! Puis-je vous désobéir, lui dit-il en se levant, vôtre cœur ne consent point à mon bonheur, en voudrois-je malgré lui ? Mais du moins,

Mademoiselle, jugez de l'excès de ma tendresse, par ce qu'elle me fait faire contre moy.

Il retourna à Paris, d'où il écrivit à Madame & à Mademoiselle de Roye, pour leur dire un éternel adieu. Il prioit Madame de Roye de lui pardonner s'il parloit sans la voir, & s'il répondoit si mal aux intentions qu'elle avoit bien voulu avoir en sa faveur, mais que l'éloignement que Mademoiselle de Roye avoit pour lui, y mettoit un obstacle invincible, que le mariage ne pouvoit faire son bonheur, s'il ne faisoit celui de la personne qu'il aimoit, & qu'il alloit porter sa douleur dans des lieux éloignez pour se guerir, s'il le pouvoit, par l'absence. En effet, peu de jours après, s'étant absolument justifié d'estre entré dans la conspiration du Prince de Condé, il passa en Angleterre avec la permission du Roy.

Madame de Roye étoit fort mécontente de ce qu'un mariage qu'elle avoit si ardemment souhaité, trouvoit de pareils obstacles. Elle avoit une si parfaite estime pour Monsieur d'Amboise, qu'il lui sembloit qu'il n'y avoit que lui qui fût digne de son alliance. Elle parla à sa fille avec ressentiment, & lui dit, qu'elle ne meritoit pas d'être aimée du Comte, & qu'elle seroit bien punie de sa froideur pour lui, lors qu'elle épouserait quelqu'un, qui en auroit pour elle. Elle essuya l'indignation de sa mere avec chagrin, mais ces menaces lui faisoient peu de peur ; Elle songeoit que Sanfac alloit profiter de la liberté où d'Amboise l'avoit laissée, mais elle ne sçavoit pas ce qui s'étoit déjà passé à cette occasion.

Madame de Roye la remena à Paris, & le bruit s'étant repandu de sa rupture avec Monsieur d'Amboise, tous ceux qui pouvoient pretendre à elle songerent à l'obtenir.

Le Comte de Sancerre qui avoit eu de l'inclination pour elle, dès le même instant qu'il l'avoit veüe, n'étoit point alors en France. Le Marquis de Sanfac qui ignoroit que Monsieur d'Amboise se fût degagé, estoit encore aux Terres de son pere, mais il ne fut pas longtemps sans l'apprendre.

Entre tous ceux qui songerent à Mademoiselle de Roye, le Vicomte de Tavanès fut le plus empressé, & il fit des propositions pour l'épouser. Si tost qu'elle fut à Paris, madame de Tournon l'appuya de tout son pouvoir. Il lui étoit d'une extrême importance que ce mariage fût arrêté avant que Sanfac eût sceu que le Comte d'Amboise ne pretendoit plus à Mademoiselle de

Roye. Elle exagéra à Madame de Roye tous les avantages de ce party. Le Vicomte de Tavanès possédoit de grands biens, & cherchoit encore à les augmenter, de sorte qu'il regardoit plus Mademoiselle de Roye par ceux qui lui étoient destinés, que par sa beauté.

Madame de Roye qui n'avoit rien de caché pour Madame de Tournon, lui avoit confié toute la conduite du Comte d'Amboise, à l'égard de sa fille, & l'avoit priée de découvrir si cette jeune personne n'avoit point quelque secrète inclination. Quoique les soupçons eussent d'abord tombé sur le Marquis de Sanfàc, le refus qu'elle avoit fait de lui, la mettant hors d'état de renouer avec bienséance, lui donnoit de l'éloignement pour ce mariage.

Madame de Tournon ne croyoit que trop que puisqu'il aimoit Mademoiselle de Roye, il en étoit aimé, & elle n'en cherchoit point d'autre certitude. Cependant elle dit à Madame de Roye qu'après l'avoir examinée, elle lui trouvoit de l'indifférence pour tous les hommes, & même beaucoup pour Sanfàc en particulier ; qu'apparemment trop d'amour de la part du Comte d'Amboise, l'avoit empêché d'épouser une personne incapable de sentir jamais de passion, ny même de connoître les sentimens qu'on avoit pour elle. Enfin elle lui conseilla fortement d'accepter le Vicomte de Tavanès pour gendre. L'affaire se traita avec un grand secret, elle auroit été promptement achevée, si la maladie du Roy n'eût suspendu toutes choses.

Il fut saisi à la Chasse, d'un mal de teste si violent & si extraordinaire, que d'abord on en apprehenda les suites. Le péril où il étoit, rappella à Paris tous ceux qui s'intéressoient pour sa vie. Le Marquis de Sanfàc y revint avec empressement. Le Comte d'Amboise quoiqu'il fût à peine arrivé en Angleterre, retourna en France. Cette maladie fut aussi funeste que violente. Le Roy mourut en huit jours, & sa mort fit prendre une nouvelle face à toutes choses. La Reine Marie Stuart perdit toute l'autorité qu'elle s'étoit acquise. Catherine de Medicis fut déclarée Regente durant la minorité de Charles IX & devint absoluë. Le Prince de Condé qui avoit été arrêté pour la conspiration dont on le croyoit le chef, fut mis en liberté ; il conservoit toujours beaucoup d'estime pour d'Amboise, & quoiqu'il n'eût pu le faire entrer dans ses desseins, il ne l'en avoit pas moins aimé.

Le Marquis de Sanfàc parla à Mademoiselle de Roye le lendemain qu'il fut à Paris ; elle étoit chez Madame de Tournon, où il y avoit beaucoup de

monde, & elle étoit un peu écartée des autres, de sorte qu'il trouva moyen de se placer auprès d'elle, sans que Madame de Tournon pût s'y opposer.

Il demanda pardon à Mademoiselle de Roye des propositions qu'il avoit fait faire à sa mere, avant que de l'avoir consultée ; il en accusa la violence de sa passion, & il lui dit que ce qu'il avoit appris de sa haine pour lui, & le refus de Madame de Roye l'en punissoient assez. Mademoiselle de Roye fut surprise de ce discours. Vous m'apprenez des choses si nouvelles, lui dit-elle, que je suis embarrassée à y répondre ; j'ignore la haine que j'ay pour vous, comme tout le reste.

Madame de Tournon qui le vit attaché à parler à Mademoiselle de Roye, feignant de ne s'en appercevoir pas, la fit approcher d'elle, lui disant qu'elle estoit trop éloignée du reste de la Compagnie.

Lors que Mademoiselle de Roye fit reflexion sur ce qu'il lui avoit dit, elle crut que ces propositions s'estoient faites ce mesme jour, & que des raisons de haine ou d'intérêt, avoient déterminé sa mere à un refus ; ainsi elle concluait qu'elle n'épouserait point Sanfac, dans le temps qu'elle s'assuroit d'en être tendrement aimée.

Ce Marquis cependant reprenait des esperances ; il voyait qu'il n'estoit point haï. Il comprenait même que peut-être Madame de Roye en le refusant si cruellement, n'avoit cherché qu'à tenir parole à Monsieur d'Amboise, & que les choses ayant changé, une seconde tentative pourroit réussir. Il voulut engager son pere dès le lendemain à parler à Madame de Roye, mais il le trouva si pénétré de la mort du Roy, dont il avoit été Gouverneur, qu'il n'en put même être écouté.

Ce Marquis estoit trop amoureux pour ne pas craindre d'être prévenu par ses Rivaux. Il connoissoit le pouvoir que Madame de Tournon avoit sur l'esprit de Madame de Roye ; il lui déclara son amour, & il la conjura de parler en sa faveur, en attendant que son pere pût entrer dans cet affaire. Madame de Tournon fut outrée de cette confidence, mais elle prit le party de dissimuler, & elle sçavoit bien qu'elle devoit peu craindre qu'il réussît. Elle l'assura qu'il ne tiendrait pas à elle qu'il ne fût heureux. Il la crut, & il alla cependant voir Madame de Roye dès ce mesme jour, mais bien des choses s'estoient passées, qu'il ignorait.

Si-tôt que Monsieur d'Amboise avoit esté revenu d'Angleterre, il avoit esté chez cette Comtesse qui l'avoit receuë avec beaucoup d'amitié. Elle venoit d'apprendre à sa fille qu'elle la destinoit au Vicomte de Tavanès, & cette nouvelle lui avoit donné une si vive douleur, qu'elle n'avoit eu que le temps de lui répondre, qu'elle lui obéiroit toujours, & elle estoit sortie de la chambre de sa mere, pour donner un cours libre à ses larmes.

Lors qu'elle vit qu'elle n'avoit évité d'épouser le Comte d'Amboise, que pour estre au Vicomte de Tavanès, elle fut inconsolable. Sa personne lui avoit toujours déplû, & son dessein le lui rendoit odieux. Elle pensoit que la parfaite estime qu'elle avoit pour le Comte d'Amboise, lui pouvoit tenir lieu d'amour, & qu'il lui auroit esté plus supportable d'estre à lui, puisqu'elle ne croyoit plus épouser Sanfàc, que d'estre au Vicomte de Tavanès. Enfin, le mal passé ne lui paroissoit plus un mal, & elle ne donnoit ce nom qu'au present.

Madame de Roye voulant faire connoître à d'Amboise qu'il n'avoit point perdu la confiance, ne lui fit point un secret du mariage de Monsieur de Tavanès avec sa fille, & elle lui en parla comme d'une chose qui seroit bientôt concluë. Mais que ne produisit point cette nouvelle dans l'esprit de Monsieur d'Amboise ? Mademoiselle de Roye alloit épouser un homme qu'il sçavoit bien qu'elle n'aimoit pas. La pensée de la perdre sans retour, & de la voir posséder par un mary qui l'avoit si peu meritée, excitoit en même temps son désespoir & son indignation.

Il demanda à Madame de Roye la permission de voir sa fille, & il alla la trouver à son appartement. Elle estoit dans un état si triste, qu'il n'avoit pas besoin de son amour pour en estre sensiblement touché. Son visage estoit couvert de larmes qui ne diminuoient point sa beauté. Vous estes témoin de ma douleur, lui dit-elle sentant qu'elle ne pouvoit cacher ses pleurs ; & vous sçauvez bien-tôt ce qui l'a causé. Je ne le sçais peut-estre déjà que trop, lui dit-il, Mademoiselle, & j'ose dire que je sens plus encore les maux que vous sentez, que je n'ay jamais senty tous ceux que vous m'avez faits. Que vôtre honnêteté m'est cruelle, lui dit Mademoiselle de Roye, que son chagrin faisoit parler ! Cachez-la moy par pitié, afin que je connoisse moins le prix de ce que j'ay perdu. Que me dites-vous Mademoiselle, lui dit-il ? Je n'ay point acquis assez d'indifference ; pour pouvoir entendre tranquillement ces paroles de vôtre bouche. Je ne cherche point à vous flater, lui dit elle, mais

il est vray que je me repentiray toute ma vie du procedé que j'ay eu avec vous, & que je me trouveray très-malheureuse d'épouser le Vicomte de Tavanès. Ah ! Mademoiselle, lui dit le Comte d'Amboise, je ne sçaurois me plaindre de ma disgrâce, puis qu'elle m'attire des paroles si obligeantes. Est-il possible que vous me puissiez preferer à quelqu'un ? Je ne l'aurois jamais sceu, si vous ne m'aviez forcé de renoncer à vous ; mais quelques obstacles que j'aye mis à mon bonheur, peut-estre il ne me feroit pas impossible de les vaincre, si vous y consentiez. Vous auriez mon consentement avec bien de la facilité, s'il y faisoit quelque chose, lui dit mademoiselle de Royce, qui ne voyoit encore que le suplice d'épouser Tavanès. Monsieur d'Amboise fut si transporté de la joye que lui donnoient ces paroles, qu'il ne vit rien de ce qui pouvoit la troubler. Les soupçons qu'il avoit eus de Sanfac, s'effacerent de son esprit. Il trouva qu'il les avoit pris sur des fondemens legers. Madame de Roye lui avoit parlé du mariage de Tavanès, comme d'une chose avancée, mais non pas concluë absolument. Il alla trouver le Prince de Condé, il le conjura de parler à Madame de Roye, parce qu'il eût esté embarrassé à lui parler lui-même, à cause de l'irregularité qui pouvoit paroître dans son procedé. Ce Prince qui avoit bien voulu entrer dans les détails de sa passion, dès qu'elle avoit commencé, saisit cette occasion de lui rendre un office. Il alla voir Madame de Roye, & il l'engagea aisement à rentrer dans ses premieres liaisons avec le Comte d'Amboise, qu'elle avoit toujours plus estimé que tous les autres hommes. Elle dit à sa fille que s'il estoit vray qu'elle eût de l'éloignement pour le Vicomte de Tavanès, elle n'iroit pas plus avant avec lui, & qu'elle reprendroit ses premiers engagements, avec Monsieur d'Amboise.

Mademoiselle de Roye qui n'avoit songé d'abord qu'à n'épouser pas Tavanès, vit qu'elle avoit, seulement changé de malheur ; celui-cy estoit moindre à la verité, mais il estoit assez grand pour la mettre au désespoir. Enfin elle se l'étoit attiré, il n'y avoit pas moyen qu'elle l'évitât, & elle dit à sa mere, qu'elle lui obéiroit sans répugnance.

Madame de Roye fit naître des difficultez sur le mariage du Vicomte de Tavanès, & comme elle ne lui avoit point encore donné de parole, elle le rompit sans qu'il parût qu'elle en eût eu le dessein.

Madame de Tournon qui estoit trop avant dans sa confidence, pour ignorer ce qui se passoit, lui fit les propositions de Sanfac, lors qu'elle vit

qu'il n'y avoit plus rien à eſperer pour lui, de forte qu'il fut une ſeconde fois refusé. Cette Comteſſe le lui apprit avec toute la malice dont elle eſtoit capable. Elle lui fit confidence des deſſeins de Tavanès & de leur progrez, en lui diſant enſuite que Mademoiſelle de Roye n'avoit pû ſoûtenir la penſée d'être à un autre qu'à d'Amboiſe ; qu'une legere cauſe les ayant brouillez, leur raccommoement avoit eſté aiſé, & qu'elle avoit engagé elle-même ſon Amant à faire parler à ſa mere. La choſe eſtoit vraie en apparence. Elle la conta de la même maniere à quelques perſonnes, afin qu'on le redît encore à Sanſac. Il entra dans un violent dépit contre Mademoiſelle de Roye ; il l'accuſa de l'avoir trompé par ſa fauſſe douceur. Il s'accuſa de s'être voulu tromper ſoi même. Il examina combien les choſes qui l'avoient flaté, eſtoient foibles. Enfin, il ſ'abandonna au deſeſpoir auſſi facilement qu'il ſ'étoit abandonné à l'eſperance, & il cessa de voir mademoiſelle de Roye.

Elle avoit pris une reſolution qu'elle avoit de la peine à ſoûtenir, ſa triſteſſe eſtoit extraordinaire, & d'Amboiſe n'eſtoit pas aſſez heureux pour ne la point penetrer. Les ſoupçons qu'il avoit eus de Sanſac, lui rentroient dans l'eſprit ; cependant la preference qu'elle lui avoit donnée ſur le Vicomte de Tavanès, & les choſes flateuſes qu'elle lui avoit dites à cette occaſion, venoient le ſoûtenir contre ſes defiances ; & ſi ces reflexions troubloient le bonheur qu'il attendoit, elles ne l'empêchoient pas de l'attendre.

Tout ſe diſpoſoit pour ſon mariage, Mademoiſelle de Roye avoit beaucoup d'égards pour lui ; mais quand elle eſtoit ſeule, elle en dédommageoit Sanſac par un torrent de larmes. Elle ſe regardoit elle-même comme la cauſe de ſes malheurs. Jamais elle ne ſ'étoit veuë ſi preſte d'entrer dans un engagement, contre lequel tout ſon cœur ſe revoltoit. Elle ne put ſoûtenir ces diverſes agitations, & elle tomba malade.

Quel deſeſpoir pour Monſieur d'Amboiſe ! Il ne pouvoit douter que ſa maladie ne fût l'effet du chagrin qu'elle avoit de l'épouſer. Il ſe ſentoit néanmoins entraîné à la voir tous les jours, & il la voyoit pleine d'honnêteté pour lui. Malgré les maux qu'elle lui cauſoit, il l'eſtimoit davantage, & il ne l'aimoit pas moins ; au contraire l'admiration & la pitié ſe joignant à ſes autres ſentimens rendoient ſa paſſion plus forte, mais en même temps plus capable de raiſon. Le moyen de contraindre une perſonne qui ſe contraignoit elle-même pour l'amour de lui ? Il vit qu'il devoit ſe dégager une ſeconde

fois, mais en rendant Mademoiselle de Roye à elle, il la mettoit entre les mains de son Rival. Cette pensée le faisoit trembler, & il ne refolloit rien.

Cependant la maladie de Mademoiselle de Roye augmentoit. Il sentit alors qu'il l'aimoit assez pour ne la disputer pas davantage aux dépens de sa vie. Il vit qu'il falloit la ceder à son Rival, qu'elle ne pouvoit estre que malheureuse avec un autre. Il crut qu'il estoit capable de cet effort. Il se flata même qu'une action extraordinaire produiroit peut-estre un effet extraordinaire, & que s'il ne ramenoit pas Mademoiselle de Roye vers lui, en faisant pour elle une chose dont un autre ne pouvoit estre capable, il rendoit du moins tous les autres hommes indignes d'en être aimés. Enfin il se formoit du debris de toutes les esperances, une nouvelle sorte d'espoir. Toûjours il pensa qu'il empoisonneroit le bonheur de son Rival, en lui donnant luy-même sa maîtresse. Mais après tout, ce n'estoiënt que des idées. Son cœur ne goûtoit point ses raisons, & il lui auroit encore esté plus aisé de faire la chose, que de la refoudre.

Il alla voir Mademoiselle de Roye le lendemain. Il remarqua qu'elle pleuroit, quoiqu'elle essayast de cacher ses larmes, & de montrer un visage ouvert & tranquile. Il est difficile de se représenter l'état où il se trouva. L'effort qu'on se faisoit pour lui, le portoit à celui qu'il se devoit faire. L'amour, la pitié, le desespoir formoient mille combats dans son ame. Il demeura longtemps sans parler ; mais enfin regardant Mademoiselle de Roye avec des yeux baignez de larmes, Mademoiselle, lui-dit-il, vous avez eu jusqu'ici plus de force que moy. Je tremble de mon projet, mais peut-estre je l'exécuteray. Vous me donnez l'exemple de mourir, s'il le faut en se contraignant. Eh bien, c'en est fait, il faut m'arracher à moy-même ; ne me cachez point vos sentimens pour Sanfac. Je veux tout entreprendre pour luy faire obtenir un bonheur dont vous le jugez plus digne que moy, aussi-bien puis-je estre plus malheureux que je le suis. Je vous plairay du moins en vous donnant à mon Rival. Il remarquoit pendant ce discours une impression de joye sur le visage de Mademoiselle de Roye, qu'il ne lui avoit jamais veüe. Il se désespéroit de ce qu'il alloit faire, sans neanmoins s'en repentir. Il est des momens où l'on semble agir par une force supérieure ; ce qu'il faisoit tenoit plus du Heros que de l'Amant, & le rendoit digne en même temps de pitié & d'envie. Je pars, lui dit-il, Mademoiselle, pour un dessein qui ne s'achevera pas s'il se retarde, & toute la grace que je vous demande, c'est de

n'oublier point en me voyant, que je suis le plus malheureux de tous les hommes pour l'amour de vous. Mademoiselle de Roye ne put résister à ces divers mouvemens, la surprise, la crainte, la honte agitoient son cœur. Sa fièvre en un instant redoubla si considérablement, qu'on jugea que sa vie alloit être dans un très-grand danger. Il n'en falloit pas tant pour déterminer Monsieur d'Amboise. Il courut à l'appartement de Madame de Roye, il lui apprit le péril où étoit sa fille, & la passion qu'elle avoit dans le cœur. Il la conjura de n'avoir plus d'égards pour luy, & de ne songer qu'à Mademoiselle de Roye. Cette mère aimoit véritablement sa fille. La maladie de cette jeune personne la mettoit dans une cruelle inquiétude, & tout ce qui pouvoit contribuer à sa guérison, lui paroissoit agréable. Elle marqua à Monsieur d'Amboise combien elle étoit touchée de sa générosité, & lui donna des louanges auxquelles il étoit peu sensible. Il vit qu'il réussissoit trop aisément dans ce qu'il entreprenoit. Il quitta Madame de Roye, & il alla se renfermer chez lui, où il s'abandonna à tout ce que le désespoir a de plus affreux. Quand il ne se vit plus rien à faire, il pensa à ce qu'il avoit fait ; il envisagea à loisir le mariage de Mad^{lle} de Roye & du Marquis de Sanfac, auquel il n'y avoit plus d'obstacles. Il vit qu'il l'avoit lui-même livrée à celui qu'il devoit le plus craindre qui ne la possédât, & il fut mille fois sur le point de le punir de ce qu'il venoit de faire pour lui, & de l'empêcher par sa mort d'obtenir un bien qu'il venoit de lui abandonner. Ensuite il se représentoit l'état où il avoit vu Mademoiselle de Roye. Cette idée le retenoit, mais il voyoit à quel excès la pitié l'avoit porté. Il revenoit comme d'un songe, & il avoit peine à croire ce qu'il avoit été capable d'exécuter. Il songea que Mademoiselle de Roye perdrait le souvenir de ce qu'il avoit fait pour elle, & de ce qu'il lui en coûtoit, dans la joie qu'elle auroit d'être à un homme qu'elle aimoit tendrement. Cette réflexion lui rendoit tout insupportable ; il pensoit haïr Mademoiselle de Roye autant que Sanfac, & il croyoit ne pouvoit jamais voir l'un non plus que l'autre.

Madame de Roye employa un de ses amis qui l'étoit aussi du Marquis de Sanfac, pour lui faire sçavoir que Monsieur d'Amboise étoit absolument dégagé d'avec Mademoiselle de Roye, & que s'il faisoit quelques démarches pour l'obtenir, il n'y trouveroit plus d'obstacles. Ce Marquis étoit trop amoureux pour songer aux refus qu'il avoit déjà deux fois essuyés. L'avance que Madame de Roye lui faisoit en étoit la réparation,

mais il vouloit ſçavoir les ſentimens de ſa fille. Il alla chez cette Comteſſe ; il vit Mademoiſelle de Roye, à qui la joye redonnoit la ſanté, que le chagrin lui avoit ôtée. Il ne lui fut pas difficile de connoître qu’il eſtoit aimé ; il le comprit en partie par les choſes qu’elle laiſſoit échaper, & plus encore par celles qu’elle évitoit de lui dire.

Le Marquis de Sanſac apprit à ſon pere le changement favorable pour lui qui s’étoit fait dans l’eſprit de Madame de Roye, mais il ne le trouva plus dans les mêmes diſpoſitions pour ſon alliance. Le refus qu’elle avoit fait de ſon fils, l’avoit irrité au point de ne pouvoir jamais revenir de ſa colere ; mais d’autres raiſons ſe joignoient encore à celle-là. Le Comte de Sanſac eſtoit haï de Catherine de Medicis, parce qu’il avoit eſté Gouverneur de François II qu’elle n’avoit jamais aimé. Elle ſe plaignoit que ce Gouverneur l’avoit élevé dans une grande indépendance à ſon égard, & elle en avoit pris de l’éloignement pour ſon fils même. Elle eut lieu de voir lors qu’il mourut, combien ſes ſentimens eſtoient respectez de toute la Cour, excepté des Sanſacs. Le Corps du feu Roy fut porté à ſaint Denis ſans aucune pompe. Meſſieurs de Guiſe oncles de la Reine ſa femme, ne le ſuivirent meſme pas, & le Comte de Sanſac ſeul & ſon Fils, l’accompagnerent.

La Regente ne fut pas longtemps ſans marquer ſes reſſentimens au Comte de Sanſac en pluſieurs rencontres. Il n’eſtoit plus appuyé de perſonne, il vit qu’il avoit beſoin d’être ſoutenu.

Mademoiſelle de Roye & meſme Madame de Roye qui ne s’occupoit que de ce qui convenoit à ſa fille, ayant toujours eſté de la Cour de Marie Stuart, plus que de celle de Catherine de Medicis, n’eſtoient pas propres à le remettre en bonne poſture auprès d’elle. Il avoit d’autres veuës, & il dit à ſon Fils, qu’après le refus déſobligeant que Madame de Roye avoit fait de le recevoir pour gendre, il devoit eſtre honteux de ſonger encore à le devenir, & il lui déclara qu’il ne ſentiroit jamais à ce mariage. Cét Amant ſe jetta aux pieds de ſon pere ; il lui dit que tout le bonheur de ſa vie dépendoit d’épouſer Mademoiſelle de Roye, mais il ne le fit pas changer de deſſein.

Le Marquis de Sanſac ſe revolta par cette dureté. Sa mere lui avoit laiſſé de grands biens, & quoique ceux de ſon pere fuſſent conſiderables, ils les ſacrifioit ſans peine à ſon amour. Il mit deux de ſes oncles dans ſon party, qui firent tous les pas qu’il falloir faire auprès de Madame de Roye, & dont les propoſitions furent receuës, mais à condition que le Marquis de Sanſac ſe

raccommoderoit avec son pere, avant qu'on achevât le mariage, & que leur traité feroit secret jusque-là.

Ce Marquis eut cependant la permission de voir souvent Mad^{lle} de Roye dont la santé se rétablissoit chaque jour, & dont la beauté augmentoit encore depuis que son cœur étoit content. Elle sentoit vivement ce qu'elle devoit au Comte d'Amboise. Elle auroit voulu lui marquer combien elle en estoit touchée, & le dédommager s'il se pouvoit par sa reconnoissance des sentimens qu'elle n'avoit pas pris pour lui ; mais elle ne le voyoit plus, parce qu'il prenoit soin de l'éviter. Il sçavoit cependant que son mariage avec Sanfac, n'étoit pas prest à s'achever ; mais si cette pensée adoucissoit la douleur, elle ne la lui ôtoit pas.

Mademoiselle de Sanfac revint à Paris, elle apprit avec plaisir l'action de d'Amboise, & elle en parloit sans cesse à Mademoiselle de Roye. Un jour qu'elles se promenoient ensemble dans les jardins du Louvre, elles le rencontrèrent qui estoit seul, & qui révoit si profondément, qu'il étoit proche de Mademoiselle de Roye, sans s'en appercevoir. Il continuoit à marcher, mais elle l'arrêta. Vous voulez-bien, lui dit-elle, que je profite des occasions que le hazard me donne de vous marquer mes sentimens ; il y a longtemps que je les cherche en vain. Hé, Mademoiselle, lui dit-il, il y auroit de la cruauté à vouloir me voir encore, je vous suis inutile. Il lui fit une profonde reverence, & il se retira sans regarder Mademoiselle de Sanfac. Elles furent surprises de cette fuite. Mademoiselle de Sanfac eut de la colere de ce qu'il ne l'avoit pas seulement remarquée. Mademoiselle de Roye connut par la tristesse du Comte, & par sa prompte retraite, combien sa passion estoit encore vive, & combien sa generosité avoit esté extraordinaire. Elle eut une très-sensible douleur d'avoir rendu un si honneste homme malheureux.

Il estoit au désespoir de l'avoir quittée si brusquement. Il craignit de l'avoir offencée, & qu'elle ne vint à le haïr. Enfin il avoit encore senty du plaisir à la voir. Il s'en estoit privé de peur de s'y trop abandonner, mais qu'il trouvoit que sa raison lui avoit esté cruelle, & que pouvoit-il lui arriver de plus triste, que d'estre haï de Mademoiselle de Roye, & de ne la voir jamais ? Cependant il ne vouloit plus aller chez elle, mais il sentoit que ce lui feroit une douceur que de la rencontrer.

Sanfac trouvoit le retardement de son bonheur si insupportable, qu'il n'étoit guere moins affligé que lors qu'il étoit incertain d'être aimé. C'étoit en vain qu'il pressoit Madame de Roye de consentir qu'il épousât sa fille, malgré le chagrin du Comte de Sanfac, elle ne vouloit point lui laisser perdre une partie de sa fortune par trop de précipitation. L'estime que cette Comtesse avoit pour d'Amboise, lui faisoit souhaiter qu'il fût toujours de ses amis. Cependant quoiqu'elle fût fâchée de n'avoir plus aucun commerce avec lui, elle n'osoit lui en faire des reproches, mais comme elle eut besoin de lui dans une affaire considérable, elle le lui fit sçavoir, & il ne put se dispenser d'aller chez elle. Il y retourna avec quelque peine & avec quelque plaisir. Il trouva d'abord Mademoiselle de Roye seule dans la chambre de sa mere, & il fut si frappé de cette veuë qu'il demeura cōme immobile.

Madame de Roye étoit dans son cabinet avec une personne de consideration, lorsqu'il entra. Comme elles étoient occupées d'une affaire particuliere, elle vint au devant de lui le supplier de vouloir bien demeurer un momēt dans sa chambre avec sa fille. Mademoiselle de Roye fut d'abord embarrassée de la presence d'un homme à qui elle avoit des obligations infinies, & qu'elle jugeoit par ce qui s'étoit passé de puis peu, que sa reconnoissance même pouvoit chagriner. Le désordre de Monsieur d'Amboise étoit extraordinaire, il se retrouvoit auprès d'une personne qu'il avoit esté contraint d'abandonner, qu'il adoroit toujours, à qui il ne vouloit plus le dire, encore qu'il souhaitât qu'elle le sçeuft, enfin avec une personne qui lui donnoit une cruelle jalousie, & qui lui inspiroit un respect extrême. Ils garderent quelque temps le silence l'un & l'autre, elle le rompit néanmoins la premiere. Je ne sçaurois m'empêcher de me réjouir de vous voir, lui dit-elle, quoiqu'il me paroisse que vous ne soyez pas content d'être ici. Mademoiselle, lui dit-il, est-il possible que la presence d'un malheureux que vous avez forcé de renoncer à vous, puisse ne vous pas être desagréable ? Je ne vous y ay point contraint, lui dit Mademoiselle de Roye, vous m'avez fait un sacrifice volontairement. Hé, reprit-il, Mademoiselle, vous mouriez si je ne vous l'eusse fait. Vous ne pouviez soutenir la pensée d'être à moy. Je vous ostois à celui sans lequel vous ne pouviez vivre. Vous en dites beaucoup, interrompit Mademoiselle de Roye en rougissant. Hé, Mademoiselle, lui dit-il, pourquoi cette retenue & cette contrainte ? Auoiez moy que vous aimez mon Rival. Je le sçais, je le vois malgré vous, & la

réserve dont vous usez, est un raffinement de tendresse dont je suis plus jaloux que de toute celle que vous me marqueriez avoir pour lui. Mais que vous dis-je, reprit-il, pourquoi vous montrer cette bizarrerie ? Je vous demande pardon. Je vous aime, je vous aimerai toute ma vie. Je n'ay pu être le maître de ne vous point parler une fois de Sanfac, mais je ne vous en parlerai plus. Je vous respecte assez pour respecter même votre passion. Je me contraindrai sans cesse & je ne vous entretiendrai jamais de la mienne. Mais la seule grâce que je vous demande, c'est que vous me regardiez comme quelque chose de plus qu'un amy. Je vous regarde même, lui dit-elle, comme quelque chose de plus qu'un Amant. Vous avez fait pour moi des choses si peu ordinaires, que je ne puis avoir pour vous des sentimens communs.

La conduite de ce Comte avoit été si digne d'admiration, & Mademoiselle de Roye lui étoit si obligée, qu'elle crut lui devoir parler avec douceur, mais cependant d'une manière qui ne flatoit point son amour ; aussi ces paroles le firent soupirer. Madame de Roye entra comme elle les achevoit. Cette Comtesse apprit à Monsieur d'Amboise en quoi il pouvoit lui être utile, & il lui promit de lui obéir ponctuellement dans les choses qu'elle souhaitoit. Elles avoient quelque rapport à Mademoiselle de Roye, & il se trouva encore sensible au plaisir de lui rendre un service. Ses honnêtetés ou plutôt sa veüe, avoient remis une sorte de douceur dans son ame, quoiqu'elle ne lui eût rien dit de favorable à sa passion. C'étoit toujours beaucoup qu'elle eût pour lui toute l'estime qu'il méritoit, & qu'elle la lui eût marquée.

L'affaire dont Madame de Roye l'avoit chargé, l'obligea à retourner chez elle plus d'une fois. Il n'évitoit plus mademoiselle de Roye, & il reprenoit l'habitude de lui parler. Peut-être même retrouvoit-il dans son cœur quelque penchant à l'espérance. Les obstacles qui s'opposoient au mariage du Marquis de Sanfac, pouvoient durer longtemps. Il n'étoit pas impossible qu'une conduite soumise & désintéressée, ne lui attirât une bienveillance particulière de mademoiselle de Roye, & que ne lui parlant jamais de sa passion, & lui faisant néanmoins connoître qu'elle n'étoit pas éteinte, il ne prît à la fin quelque chose sur les sentimens qu'elle avoit pour un Rival qui les méritoit moins que lui.

Madame de Tournon estoit au désespoir de n'avoir pû empêcher la liaison de Sanfac & de Mademoiselle de Roye ; elle cherchoit du moins à la rompre, & le Comte de Sancerre qui dans ce temps-là revint à Paris, lui parut propre à la servir dans ses desseins. Il estoit son amy particulier, cependant il ne lui avoit point fait confidence autrefois de son inclination pour Mademoiselle de Roye, & ce n'estoit que par l'application qu'elle avoit toujours eüe pour ce qui regardoit cette belle personne, qu'elle l'avoit découverte ; il avoit même eu de la peine à lui avouer une passion dont il esperoit si peu, qu'il l'avoit cachée à celle qui la caufoit.

Le Comte de Sancerre estoit bien fait ; il estoit fin, adroit & spirituel. La Comtesse avoit empêché autant qu'elle l'avoit pû, qu'il n'aimât Mademoiselle de Roye, & elle avoit beaucoup contribué à lui faire entreprendre le voyage qu'il avoit fait en partie pour la fuir. Mais l'Amour la fit changer d'interests. Elle sacrifia la jalousie de beauté, à la tendresse qu'elle avoit pour Sanfac, & elle assûra le Comte de Sancerre qu'elle viendrait à bout de la lui faire épouser, s'il vouloit suivre exactement la conduite qu'elle lui prescrirait. Elle lui conseilla de tâcher à s'infinuer dans son esprit sous le nom d'amy, & de lui cacher ses veritables sentimens jusqu'au temps de les faire éclatter avec succès. Sancerre goûta cet avis qui s'accordoit avec son humeur & avec son interest.

Mademoiselle de Sanfac ne pouvoit souffrir l'indifference que d'Amboise avoit pour elle. Elle commença à le maltraiter, & à lui faire de petites incivilités, qui de la part d'une personne raisonnable, ne pouvoient estre que des marques de passion. Il connut avec chagrin des sentimens auxquels il ne pouvoit répondre, & dont ses propres malheurs le forçoient d'avoir pitié. Mademoiselle de Roye s'appercevoit de l'état où estoit le cœur de son amie, par les plaintes bizarres qu'elle lui faisoit sans cesse de ce Comte. Elle craignoit tout de la disposition de Monsieur d'Amboise ; quelquefois elle esperoit que la tendresse de Mademoiselle de Sanfac le toucheroit ; elle vouloit lui en parler, mais quand elle faisoit reflection sur l'indépendance des inclinations, ce qu'elle avoit dans le cœur la faisoit trembler pour son amie.

Mademoiselle de Sanfac demouroit dans une mélancolie qui empêchoit le retour de sa santé. Elle avoit demandé permission à la Reine de se retirer de la Cour, & elle vivoit chez son pere dans une assez grande retraite.

Mademoiselle de Roye prenoit part à ses maux, & elle estoit assez équitable pour lui en estre obligée. L'indifference que Mademoiselle de Roye avoit pour d'Amboise, la flatoit, & l'empêchoit de la haïr. Elle tâchoit d'adoucir l'esprit de son pere, sur le mariage de Sanfac, & de Mademoiselle de Roye, & elle ne desespéroit pas d'y réussir, mais il lui arriva de nouveaux chagrins qui l'empêcherent d'executer ce qu'elle s'estoit proposé.

Un jour qu'elles estoient ensemble dans le Carrosse de Mademoiselle de Sanfac, elles virent d'Amboise dans le sien entraîné par ses Chevaux, avec tant de violence, que sa vie étoit en danger. Mademoiselle de Sanfac pâlit, & dit à ses gens de mener son Carrosse sur leur passage, afin de les arrester. Elle leur parloit d'une maniere si vive & si pressante, que malgré le risque qu'ils couroient à lui obéir, ils executerent cet ordre ; cependant ce fut avec tant de bonheur, que les Chevaux dont la premiere fureur commençoit à se rallentir, rencontrant les autres de front, ne passerent pas outre.

Comme il voulut aller rendre grace à ceux qui s'étoient mis en péril pour le sauver, il apperçut les Livrées de Sanfac, il crut que c'estoit son Rival, & il fut au désespoir de lui devoir la vie ; cependant pour ne lui point faire connoître une ingratitude qu'il n'avoit pas volontairement, il s'avança vers ce Carrosse, mais il n'y vit que des femmes. Mademoiselle de Roye se presenta d'abord à ses yeux. Mademoiselle de Sanfac s'étoit trouvée si mal de l'émotion que cette aventure lui avoit causée, qu'elle avoit esté contrainte de s'appuyer sur une de ses mains. Il commençoit à remercier Mademoiselle de Roye en des termes où sa passion s'exprimoit malgré-luy, mais elle luy dit qu'il avoit toute l'obligation à Mademoiselle de Sanfac, & quoiqu'il fût fâché de s'estre trompé à une chose qui luy plaisoit, il ne put se dispenser de la remercier avec beaucoup de reconnoissance ; il les quitta pour les laisser poursuivre leur chemin.

Après qu'il les eut quittées, Mademoiselle de Sanfac se trouvant seule avec Mademoiselle de Roye, vous avez vû ma foiblesse, luy dit-elle, il n'est plus temps que je vous la dissimule. Je me suis toujours refusé le soulagement de me plaindre avec vous, pour ne point entretenir une douleur que je condamne. Ayez pitié de moy & me donnez quelque consolation. Vous n'êtes point coupable, luy dit Mademoiselle de Roye, personne n'est exempt des passions, il suffit de les combattre. Je voudrois que la confiance que vous me témoignez, vous pût estre utile. Elle l'embrassa en disant ces

paroles. Mademoiselle de Sanfac vit avec chagrin qu'elles étoient arrivées au lieu où on les attendoit. Cette conversation luy faisoit plaisir, & elle pria Mademoiselle de Roye de venir, s'il se pouvoit, le lendemain se promener avec elle, dans un lieu agreable où son peu de santé l'obligeoit à aller prendre l'air tous les matins.

Mademoiselle de Roye revit ce même jour le Comte d'Amboise chez Madame de Tournon. On y jouoit. Ils estoient les seuls qui ne jouoient pas. Mademoiselle de Roye s'approcha de la fenêtre pour parler à ce Comte. Elle vouloit sçavoir de quelle maniere il reconnoîtroit ce que Mademoiselle de Sanfac avoit fait pour luy. J'avois du plaisir à penser que c'estoit à vous que je devois la vie, luy dit-il, Mademoiselle, mais vous ne voulez pas seulement me souffrir une erreur qui me soit agreable. Que me dites vous, interrompit Mademoiselle de Roye ? Je ferois au désespoir si vous aviez toujours des sentimens qui vous donnassent lieu de n'estre pas content de moi, & qui me donnassent aussi lieu de n'estre pas contente de vous. Mademoiselle luy répondit-il, je ne croyois pas vous importuner. Je ne vous demande point de passion, ajouta-t-il malgré luy, laissez moy la mienne, c'est tout ce que je vous demande. Je n'y puis consentir, luy dit-elle, la consideration que j'ay pour vous s'y oppose, & si vous sçaviez en quelle extrêmité on se trouve quand on est remplie d'estime, de reconnoissance, & si on l'ose dire, de pitié, pour une personne qui mériteroit quelque chose de plus, je ne vous paroîtrois peut-estre guere moins à plaindre que vous-même. Ils garderent là-dessus tous deux le silence ; puis Mademoiselle de Roye se representant vivement l'état où elle avoit vû son amie, ne put résister à l'envie de luy en faire un mérite auprès du Comte ; elle voulut le rendre sensible à la douceur d'estre aimé d'une belle personne ; elle luy fit une peinture touchante des sentimens de Mademoiselle de Sanfac. Enfin, elle sçavoit bien qu'elle ne risquoit rien à luy faire une pareille confidence. La discretion du Comte étoit connue, & l'on estoit sûr que s'il ne se faisoit point un plaisir de sa conquête, du moins il ne s'en feroit pas d'honneur. Il ne put répondre à ce qu'elle luy disoit, parce que Madame de Roye qui avoit cessé de jouer, se leva pour sortir, & emmena sa fille, avant même qu'elle eût achevé ce qu'elle avoit à dire, mais il ne pensa à rien qu'à l'empêcher de croire qu'il y eût fait la moindre reflexion.

Mademoiselle de Roye ne vouloit point instruire Monsieur de Sanfac, que le Comte d'Amboise n'étoit pas encore indifferant, de peur de l'aigrir contre un homme à qui il avoit l'obligation de luy avoir cédé ses droits. Elle devoit même ce foible égard au Comte, en considération des choses extraordinaires qu'il avoit faites pour celle. Ces sentimens ne bleffoient point sa passion. Elle étoit bien éloignée d'en prendre d'autres pour Monsieur d'Amboise, que ceux de la pitié ; & si elle estoit partagée entre ces deux Amans, elle plaignoit l'un, & elle aimoit l'autre.

D'Amboise avoit trouvé un pretexte pour aller le lendemain matin chez Madame de Roye, mais il la rencontra à la porte du Louvre. Il lui dit qu'il avoit eu ce dessein, & qu'ayant plusieurs choses à luy dire, il l'exécutoit lors qu'elle feroit de retour. Il demanda à une des femmes qui l'accompagnoient, pourquoi Mademoiselle de Roye n'étoit pas avec sa mere. Cette femme luy dit qu'elle estoit allée se promener, & luy nomma le lieu, mais elle ne luy dit point que c'estoit avec Mademoiselle de Sanfac, parce qu'elle suivoit Madame de Roye, & qu'elle n'en eut pas le loisir.

Monsieur d'Amboise y courut sans rien examiner. C'estoit à un de ces beaux lieux que les maîtres se font un honneur de laisser voir. On y venoit par deux côtes ; il entra dans le jardin, & il n'y trouva d'abord que Mademoiselle de Sanfac. Mademoiselle de Roye avoit esté arrêtée par la Comtesse de Tournon, qui l'ayant rencontrée l'avoit voulu accompagner, de sorte qu'elle avoit feint d'aller ailleurs, pour pouvoir estre seule avec son amie.

D'Amboise qui avoit esté apperçû de Mademoiselle de Sanfac, n'avoit pû éviter de lui parler. Elle lui avoit dit qu'elle attendoit Mademoiselle de Roye, & qu'elle s'ennuioit de l'attendre ; de sorte qu'il n'avoit osé la quitter, que sa compagnie ne fût venue. Ils furent embarrassés l'un & l'autre. Le Comte songeoit que Mademoiselle de Roye en le voyant avec Mademoiselle de Sanfac, jugeroit qu'il auroit fait reflexion à ce qui s'étoit dit le soir precedent, & il l'auroit quittée brusquement, s'il n'avoit été arrêté par l'envie de voir Mademoiselle de Roye. Mademoiselle de Sanfac n'estoit pas dans une peine moins grande. Elle n'auroit point esté fâchée qu'il eust connu une partie de ses sentimens, & elle auroit esté au désespoir de les lui faire connoître elle-même.

Fin de premier Livre.

LE
COMTE
D'AMBOISE

NOUVELLE.
LIVRE SECOND.

MADemoiselle de Roye vint enfin les joindre ; ils n'estoient pas loin de la porte du Jardin, & ils allerent au devant d'elle jusque-là : Elle felicita le Comte de ce qu'il estoit en si bonne Compagnie, & crut par là l'obliger à dire quelque chose de flateur pour Mademoiselle de Sanfac ; mais il affecta d'abord de justifier son intention d'une maniere qui fit craindre à Mademoiselle de Roye, qu'il ne des-obligeast son Amie ; elle prit un pretexte pour retourner sur le champ, & emmena Mademoiselle de Sanfac. Je veux, dit-elle à Monsieur d'Amboise, vous l'enlever, pour vous punir de vostre dissimulation. En achevant ces parolles, elle monta en Carrosse avec tant de precipitation, qu'il n'eut pas le loisir de répondre.

Il estoit au desespoir de voir l'opiniâtreté de Mademoiselle de Roye, à se persuader une chose qu'il sçavoit pourtant bien qui ne la fâcheroir pas ; soit qu'il apprehendast de luy donner le moindre sentiment de jalousie, soit qu'il apprehendast de ne luy en donner aucun, il ne pouvoit s'en consoler, le chagrin, la joye, ou l'indifference de cette belle personne devenoient également cruels pour luy.

Il fut sur le point de courir apres elle, & de ne le point quitter qu'il ne fût pleinement justifié ; mais le pretexte qu'elle avoit pris pour retourner, luy

donnant lieu de croire qu'elle ne feroit pas si-toft chez elle, il alla chez le Roy, & il laissa malgré luy ces deux Amies en liberté.

Lors qu'elles furent retournées au logis de Mademoiselle de Roye, & entrées dans la Chambre, elle se trouva embarrassée. Le peu de succès qu'elle prévoyoit à la passion de Mademoiselle de Sanfac, luy faisoit apprehender de la mettre sur ce sujet ; cependant elle s'apperceut que son silence l'affligeoit encore davantage ; de sorte qu'elle la fit parler pour luy laisser prendre quelque soulagement, si ce n'estoit plus pour la consoler.

Si l'on osoit, luy dit elle, vous demander par quelles manieres le Comte d'Amboise a pû s'attirer des sentimens dont il est si peu digne... Je sçay que j'ay tort, interrompit Mademoiselle de Sanfac : mais je puis cependant m'excuser ; je voyois incessamment le Comte d'Amboise avec vous ; je le trouvois aimable par l'ardeur avec laquelle il aimoit ; j'estois charmée de sa delicateffe. Vous ne l'aimiez pas ; & quoy que cette pensée me donnaît un plaisir secret, je blâmois vostre injustice, & j'allay trop loin en voulant l'éviter. Quand je parlay à la Reine pour empêcher vostre Mariage avec luy, je croyois m'y engager pour l'amour de vous, ou pour l'amour de mon frere ; cependant j'ay connu depuis que c'estoit mon interest seul qui ne faisoit agir ; Madame de Roye rendit tous mes projets inutiles, par sa fermeté dans ses premiers sentimens pour le Comte ; j'eus du dépit d'avoir mal réüssi. Vous retournastes à la Campagne, le Comte vous alloit voir souvent ; je ne le voyois presque plus, cela me fit sentir à quel point il m'estoit cher, je voulus m'opposer à mon penchant, mais ce fut inutilement, & mesme en cherchant à rappeler ma raison, je songeois sans cesse à luy, & j'achevay de la perdre.

Elle se teut durant quelque temps ; puis elle poursuivit, voyant que Mademoiselle de Roye ne parloit pas. Je sentis distinctement la jalousie ; j'eus des remords d'avoir essayé de vous ôter au Comte, puisqu'il n'en estoit pas plus à moy : mais je fus au desespoir, quand il songea une seconde fois à vous épouser, & je n'eus de repos que lors que par un excez d'amour extraordinaire, il vous eut cedée à son Rival. Cette action augmenta beaucoup mon estime, il me sembla qu'elle autorisoit ce que je sentoïs pour luy, & mesme ce que j'avois fait contre luy ; quoy que cet exemple de generosité me condamnaît, je ne vis point la difference de son procedé & du mien ; je crûs que ma conduite estoit justifiée par ce desinteressement, & par

vostre indifference ; mais ce n'étoit en effet qu'un peu d'esperance qui justifioit tout. Helas ! je ne fus pas longtemps dans cette situation ; si j'eus des momens moins def-agreables, ce ne furent que des momens, vous sçavez si j'ay eu lieu de me flater.

Mademoiselle de Sanfac ne pût continuer un tel discours, & jettant un torrent de larmes, elle contraignit Mademoiselle de Roye à luy parler. Je suis plus mal-heureuse que vous, luy dit-elle, je sens tous vos maux comme vous mesme, & j'ay encore le chagrin de vous les avoir causez ; c'est par moy que vous avez connu particulièrement le Comte d'Amboise, c'est peut-estre pour l'amour de moy qu'il ne prend pas les sentimens qui sont deûs à vostre merite ; enfin c'est mon indifference pour luy, qui a donné lieu à vostre pitié ; tout vous devient un poison, je n'ose rien entreprendre, & apres avoir fait tous vos chagrins, j'ay la douleur de ne pouvoir vous en tirer ; vous ne devez plus avoir d'amitié pour moy ; vous me regardez comme une Rivale, peut-estre vous me haïssez. Non, interrompit Mademoiselle de Roye, c'est d'Amboise qu'il faut haïr, & ce n'est point vous ; mais je ne puis mesme avoir le soulagement de haïr l'un ou l'autre. Que m'a-t-il fait ? il ne m'a point trahie, puisqu'il ne m'a jamais aimée ; helas ! faut-il que ce soit là ce qui m'oste le droit de me plaindre ?

Ses pleurs qui redoublerent, l'obligerent une seconde fois au silence ; & Mademoiselle de Roye voyant de l'alteration sur son visage, craignit qu'elle ne se portast mal, & l'obligea de se mettre sur un lit ; Elle passa en suite dans son Cabinet pour parler à un de ses Gens, on l'avertissoit de la part de Madame de Roye, que le Comte d'Amboise devoit venir, & qu'elle eût, à le recevoir s'il arrivoit avant son retour. Il vint en ce moment ; & n'ayant veu personne dans l'Antichambre, ny mesme dans la Chambre, parce que Mademoiselle de Roye avait ordonné à ses Femmes lors qu'elle estoit entrée avec Mademoiselle de Sanfac, de passer dans son Cabinet, qui en estoit assez éloigné, afin qu'elles ne fussent pas témoins de leur conversation. Il alloit sortir, mais Mademoiselle de Sanfac s'ostant tournée avec quelque bruit pour voir qui arrivoit, il s'approcha du lit dont les rideaux estoient à demy fermez. Il ne la reconnut point, elle avoit une partie de ses coëffes sur son visage ; il crût que c'estoit Mademoiselle de Roye qui se reposoit sur son lit ; de sorte que l'esprit encore tout remply de l'Avanture du Jardin, & craignant mesme de perdre l'occasion de luy parler, Mademoiselle, luy dit-il, je ne

puis differer un moment à me justifier, auriez-vous bien la dureté de croire que je pourrois aimer Mademoiselle de Sanfac ? je n'eus pas hier le loisir de vous répondre sur ce que vous me voulûtes faire penser de ses sentimens, mais en estoit-il besoin ? Si vostre indifference ne m'a pas fait changer, toute la passion qu'on pourroit avoir pour moy ne le feroit pas davantage.

Mademoiselle de Roye qui comprit que quelqu'un entroit, & que mesme on vint avertir par un autre costé que c'estoit Monsieur d'Amboise, revint dans la Chambre, & luy dit à demy bas, qu'une Dame de ses amies dormoit sur ce lit, & qu'elle alloit le recevoir dans une autre chambre, mais elle ne sçavoit pas qu'il en avoit déjà trop dit.

Mademoiselle de Sanfac en avoit esté frappée comme d'un coup de foudre, & ce dernier malheur estoit si affreux, qu'il n'y avoit que la mort qui pût luy en ôter la honte & la douleur. Elle demeura sur le lit de Mademoiselle de Roye, accablée de mille pensées differentes, sans prendre aucune resolution.

Monsieur d'Amboise estoit avec Mademoiselle de Roye ; il luy disoit les mesmes choses qu'il avoit crû luy dire, lors qu'il avoit parlé à Mademoiselle de Sanfac ; mais elle luy marqua, qu'elle prenoit peu de plaisir à les entendre, & que si quelque chose estoit capable de la toucher, ce ne seroit que les sentimens qu'il prendroit pour son Amie. Il fut outré de cette indifference, & il demeura saisi d'une si vive douleur, qu'il cessa de luy parler.

Madame de Roye revint plutot qu'elle n'avoit pensé, & Mademoiselle de Roye alla retrouver Mademoiselle de Sanfac, dont le desespoir redoubla par sa presence. Elle fit un cry douloureux lors qu'elle la vit ! Ha ! vous m'avez trahie, luy dit-elle, j'esperois du moins que le Comte ignorerait ma foiblesse ; mais il manquoit quelque chose à vostre victoire, vous avez trouvé de la gloire au sacrifice qu'il vous a fait de moy. Je vous demande pardon de vous soupçonner de cette pensée ; mais pourquoy luy dire que je l'aimois, puisqu'il vous aime ? Elle n'eut pas la force de poursuivre, ses larmes couloient en abondance, & elle ne pouvoit que pleurer.

Mademoiselle de Roye comprit une partie de ce qui s'estoit passé ; elle n'avoit rien à luy répondre, & il n'estoit pas temps de justifier son intention, quand elle estoit coupable par de si tristes effets ; tout ce qu'elle pouvoit faire, estoit de l'asseurer qu'il seroit aisé de defabuier le Comte de la pensée

d'être aimé, mais le remède n'étoit point encore du goût de Mademoiselle de Sanfac : Non, dit-elle, qu'il le sçache, & je ne le verray jamais. Là-dessus elle se leva de dessus le lit où elle estoit, elle sortit de chez Madame de Roye dans le dessein de n'y revenir plus, & le lendemain elle alla à une maison de campagne que son Pere avoit auprès de Tours. Là elle essaya d'oublier tout le monde, elle abandonna le dessein de poursuivre le mariage de son frere avec Mademoiselle de Roye, quoy qu'il pût servir à la vanger de d'Amboise ; & tous ses sentimens cederent à sa honte ; ainsi elle ne laissa à cette Amie que le chagrin d'avoir perdu une personne à qui elle confioit ses sentimens, & de conserver toujours un Amant mal-heureux.

La constance de Monsieur d'Amboise estoit si cruelle à Mademoiselle de Roye, par les suites qu'elle avoit eues, qu'elle commença à luy en faire un crime ; elle ne luy parloit plus qu'avec une sorte d'aigreur contre laquelle il n'estoit point préparé. Il n'avoit pas pensé qu'elle le traiteroit plus mal, parce qu'il ne pouvoit aimer qu'elle. Il entroit dans cette nouvelle rigueur une sorte d'injustice & de mépris, qui ne luy parut pas supportable ; il pensa qu'il pourroit vivre sans aimer une personne dont l'ingratitude meritoit sa haine, ou plutôt son oubly, & il recommença à l'éviter plus qu'il n'avoit jamais fait.

Sanfac fut au desespoir de l'absence de sa Sœur ; il n'avoit plus personne auprès de son Pere qui parlât pour luy, de sorte qu'après avoir écrit inutilement à Mademoiselle de Sanfac, il alla la trouver au lieu où elle estoit. Il fit tous ses efforts pour l'obliger à revenir, mais il n'obtint rien d'elle, & il ne la tira pas un moment de l'accablement mortel où elle estoit plongée.

Madame de Tournon qui le voyoit tres affligé, & qui méditoit les moyens de le retirer d'auprès Mademoiselle de Roye, feignit une nouvelle chaleur pour ses interets, elle luy dit qu'un de ses amis qui pouvoit tout sur l'esprit du Comte, de Sanfac, feroit bien-tôt à Paris, & qu'elle emploieroit tout le credit qu'elle avoit sur cet Amy, pour faire réussir le dessein du Marquis.

Sanfac sçavoit qu'en effet celui dont elle parloit, estoit fort considéré de son Pere. Quel plaisir d'envisager un moyen de parvenir au bon heur qu'il attendoit depuis si long temps ! La force de ses sentimens luy redonna de l'amitié pour cette Comtesse. Il luy promit une reconnoissance éternelle, & il retourna chez elle avec assiduité.

Elle avoit introduit le Comte de Sancerre chez Madame de Roye : il estoit d'un caractere d'esprit à faire plaisir à tous ceux qu'il voyoit ; il y alloit souvent, & son amour s'augmentoît tous les jours par la connoissance particuliere de l'esprit de Mademoiselle de Roye ; cette passion estoit mesme irritée par celle qu'il luy connoissoit pour le Marquis de Sanfac. Bien souvent un Rival fait valoir le merite d'une Maistresse, & quand il ne sçauroit la faire haïr, il la fait infiniment aimer.

Quoy que Monsieur d'Amboise évitast Mademoiselle de Roye, il n'étoit pas possible qu'il ne la rencontrast jamais, & il y avoit un mois qu'il ne l'avoit veüe, lors qu'il se trouva auprès d'elle un jour que la Reine Regente recevoit des Ambassadeurs d'Espagne. D'abord qu'il apperceut Mademoiselle de Roye, son premier mouvement fut de changer de place, mais elle le salua d'une maniere, qui bien qu'assez indifferente, avoit un charme par lequel il se sentit arresté ; il n'osa cependant luy parler, mais lors que la Ceremonie fut achevée, les Hommes donnerent la main aux Dames pour les remettre dans leur Carrosse. Le Marquis de Sanfac fut obligé de prendre celle de Madame de Roye, & Monsieur d'Amboise dit à Mademoiselle de Roye qu'il n'osoit luy offrir la sienne ; elle ne luy répondit rien, & luy tendit la main avec assez de civilité.

Jamais Mademoiselle de Roye n'avoit esté si parée ny si belle ; les applaudissemens qu'elle avoit receus, faisoient paroître sur son visage une joye modeste, qui auroit excité de l'amour dans les cœurs les plus insensibles. Quoy que la passion de Sanfac fût au point de ne pouvoir augmenter, il avoit neantmoins senty un nouveau plaisir à la regarder. D'Amboise se souvint des premieres fois qu'il l'avoit veue ; il fit un profond soupir, & il la regarda avec des yeux mouillez de larmes.

Comme il y avoit de grands Appartemens à traverser, & que beaucoup de gens s'estoient mis entre Madame & Mademoiselle de Roye, il eut le loisir de luy parler. Je suis honteux Mademoiselle, luy dit-il, de vous marquer que vos mépris & vostre haine ne sçauroient m'empescher de vous aimer ; quels remedes tenterez vous encores ? ils seront inutiles, il n'y a que ma mort qui puisse vous défaire de moy. Vous m'aviez promis, luy dit Mademoiselle de Roye, que vous ne me tiendriez plus de pareils discours, que voulez-vous que je vous y réponde ? Rien, Mademoiselle, luy dit-il d'un air indigné, je n'ay mérité que vostre indifferance. Hé bien, adjoûta-t-il tout transporté,

rendez-la moy, puisque je suis assez malheureux pour croire que vostre colere m'est encore un plus grand mal. Mais, luy dit Mademoiselle de Roye, devez-vous estre surpris de mon ressentiment ? vous estes cause que j'ay perdu mon Amie. Mademoiselle, interrompit-il, de quoy pouvez-vous m'accuser ? ai-je pris soin de toucher son cœur ? m'estoit-il possible d'aimer autre chose que vous ? Non, Mademoiselle, adjoûta-t-il comme hors de luy, vous ne me devez point de tendresse, je deteste la mienne ; mais je vous aime, & je suis digne de vostre pitié. Ne vous plaignez donc point, luy dit Mademoiselle de Roye, je vous ay donné ce que j'ay pû vous donner, & hors l'amour vous avez eu tous mes autres sentimens ; je vous en promets la continuation, & ne nous faisons plus de reproches.

Le Comte n'avoit pas lieu d'estre content, mais il n'avoit pas droit de se plaindre. Il la remit au Carrosse de sa mere où Sanfac estoit qui l'attendoit. Ces deux Amans se salüerent avec un soûris, qui exprimoit tous les mouvemens de leur cœur. D'Amboise qui avoit feint de ne pas regarder Mademoiselle de Roye, l'avoit cependant remarqué, & il en fut penetré d'une douleur mortelle ; alors son mal fut extrême, puisqu'il resolut de se guerir. Il sentit qu'il feroit toujours exposé à chercher Mademoiselle de Roye, à la rencontrer, & à souffrir tout ce que l'amour desesperé & la jalousie ont de plus affreux. De sorte que voyant qu'il luy estoit necessaire de quitter Paris, il alla à une Terre qu'il avoit proche de Reims, & il se promit de ne plus revenir, qu'il n'eût éteint tous les restes de sa mal-heureuse passion ; ainsi Mademoiselle de Roye fut délivrée pour quelque temps d'un Amant qui commençoit à l'importuner, parce qu'elle avoit des égards pour luy, & qu'elle n'osoit le maltraiter.

Mais c'estoit le Comte de Sancerre & Madame de Tournon, dont elle n'avoit rien apprehendé, qui devoient causer tous les mal heurs de sa vie. Sancerre vouloit l'engager avant que de se declarer son Amant ; de sorte qu'il avoit commencé à entrer en liaison avec elle, en luy parlant souvent de Sanfac, & à la faveur de ce nom il se rendoit aimable ; elle le voyoit avec un plaisir qui estoit mesme suspect à Sanfac, il craignoit de trouver un Rival dans un homme qui luy paroissoit redoutable, & qui estoit assidu chez Mademoiselle de Royes ; il luy avoüa ses soupçons, mais elle l'assura si fortement qu'il n'estoit qu'Amy, & elle en estoit si persuadée, qu'elle ne fit mesme point de reflection aux inquietudes de Sanfac. Il avoit aussi tant de

raisons de s'asseurer de l'inclination de Mademoiselle de Roye, qu'il voulut bien d'abord luy soumettre sa jalousie.

Madame de Tournon qui par les promesses qu'elle luy avoit faites de s'employer pour son Mariage, l'avoit engagé à luy rendre des soins, fit semer par le Comte de Sancerre que ce Marquis estoit devenu amoureux d'elle. Quoy que Mademoiselle de Roye eût esté avertie des raisons qu'il avoit de la ménager, cette Comtesse estoit encore assez aimable pour pouvoir donner des inquietudes à une Rivale.

Mademoiselle de Roye apprit à Sanfac ce qu'on disoit de luy ; il demeura dans une surprise qui parut naturelle ; il luy répondit d'une maniere si tendre, & il l'aimoit si veritablement, qu'il ne pouvoit manquer d'estre bientôt justifié. Il luy offrit de rompre avec Madame de Tournon, mais ils croyoient tous deux avoir le même interest à la conserver pour Amie. Elle le pria à la fin de ne point changer de conduite, & elle l'assura que jamais elle n'en auroit de chagrin.

Sa jalousie parut si tendre à son Amant, que dans ce moment il perdit celle qu'il avoit eue de Sancerre ; il fut même si honteux d'avoir pu soupçonner d'infidélité un cœur si delicat, qu'il craignit de la faire souvenir des craintes qu'il luy avoit marquées ; mais cette paix ne dura pas long-temps, Madame de Tournon voulant qu'ils prissent en même temps de l'ombrage, gagna celle des femmes de Mademoiselle de Roye, en qui elle avoit le plus de confiance ; elle luy donna une Lettre qui s'adressoit à Mademoiselle de Roye, mais elle la pria de ne la luy montrer pas, & de faire en sorte que Sanfac la lût, sans qu'il parût qu'on eût eu le dessein de la luy laisser voir.

Le hazard favorisa son intention peu de jours apres, & la chose fut ponctuellement executée. Sanfac vint le soir chez Madame de Roye, elle n'y estoit pas ; ses amis attendoient quelquefois son retour, mais ce jour-là elle devoit souper avec sa Fille chez Madame de Tournon ; cependant cette femme feignit de l'ignorer, elle dit à Sanfac qu'elles alloient revenir, & elle voulut le faire entrer dans l'Appartement de Madame de Roye, dont elle avoit exprès égaré la clef, pour avoir lieu de le mener dans celui de Mademoiselle de Roye. Elle venoit d'y porter promptement le Billet dont elle estoit chargée, il estoit sur la table décacheté, & paroissoit y avoir esté oublié. Elle y laissa le Marquis seul, il leut le billet qui estoit de la main du Comte de Sancerre, dont Sanfac connoissoit l'écriture. Sancerre par ce

Billet, avoüoit à Mademoiselle de Roye qu'il avoit crû long-temps n'estre que son Amy ; qu'en fuite il luy avoit déguisé ses veritables sentimens à la faveur de ce nom, & qu'enfin il ne pouvoit plus s'empescher de les luy faire connoître. Sanfac le leut avec le mesme chagrin, que si en apprenant l'amour du Comte il eût appris qu'il estoit aimé.

Cette femme rentra dans la Chambre, lors qu'elle jugea qu'il auroit lû le Billet, & elle luy dit que Madame de Roye venoit de renvoyer ses gens, & qu'elle passoit le soir chez Madame de Tournon. Il y alla aussi tost, sans douter que Sancerre ne s'y trouvast ; cependant ayant reconnu de loin ses livrées à la porte, il fut frapé de cette veuë comme s'il ne s'y estoit pas attendu. Il entra chez Madame de Tournon, pour voir de quelle maniere Mademoiselle de Roye se conduiroit avec son nouvel Amant ; mais comme elle n'avoit pas veu la Lettre qui pouvoit l'instruire des sentimens de ce Comte, elle ne changeoit point de conduite avec luy.

Sanfac estoit au desespoir de luy trouver sa vivacité ordinaire ; la jalousie luy faisoit mesme croire qu'elle estoit encore augmentée ; jamais il n'avoit trouvé les choses que Sancerre disoit, si peu propres à plaire, & jamais il n'avoit tant craint qu'elles ne plûssent, enfin il sortit dans le plus furieux chagrin où il eut esté de sa vie. Le lendemain il ne put voir Mademoiselle de Roye en particulier, & le jour suivant on partit pour aller à Reims au Sacre de Charles Neuf.

Un temps considerable s'estoit déjà écoulé depuis la mort de François Second ; les plaisirs renaissoient à la Cour, & mesme ils n'avoient presque pas discontinué, parce que la Reine Regente qui vouloit estre absoluë, entretenoit tout dans l'oisiveté & la moleste ; elle rendoit chaque jour celebre par quelque Feste ; & estant toujours suivie des plus belles Femmes qui faisoient agir leurs Amans à son gré, elle regnoit avec une pleine autorité par le moyen de la galanterie.

Madame de Roye, qu'une legere indisposition obligeoit à demeurer à Paris, voulut retenir sa Fille auprès d'elle, mais la Reine la pria de ne les point priver d'une personne qui embellissoit sa Cour ; de sorte qu'elle la confia à Madame de Tournon qu'elle croyoit toujours la plus sincere de ses Amies. Sa Fille ne luy avoit point dit les soupçons qu'elle avoit eus de cette Comtesse, de peur qu'elle ne les eût trouvez trop peu raisonnables.

Durant le Voyage, Madame de Tournon obsédoit Mademoiselle de Roye, & sur le pretexte d'amitié ne la quitta pas un moment ; comme la Lettre que Sanfac avoit veüe n'avoit esté écrite qu'afin qu'il la vît, Mademoiselle de Roye n'en avoit point entendu parler, Sancerre se gardoit bien de luy laisser soupçonner encore qu'il l'aimast. Il falloit que son Rival fût détruit auparavant, & il se contentoit de travailler de concert avec Madame de Tournon à broüiller ces deux Amans, & à les empescher de s'éclaircir.

Madame de Tournon avoit dit à Sanfac, qu'encore qu'elle voulût bien le servir dans son Mariage auprès de son Pere, elle ne vouloit point entrer avec Mademoiselle de Roye dans la confidence de son amour, & qu'il ne luy convenoit point de prendre ces fortes de manieres avec une jeune personne. Il ne pouvoit la blasmer de cette reserve, & il en soupçonnoit d'autant moins qu'elle fût capable de prendre un autre interest en luy, que, celui de l'amitié. Ce Marquis entretenoit toûjours sa jalousie dans son cœur. Il voyoit que Mademoiselle de Roye ne rompoit point avec Sancerre, & il la trouvoit déjà trop coupable pour meriter ses reproches, mais il luy marquoit une froideur extraordinaire ; elle l'attribuoit à sa nouvelle passion pour la Comtesse, & elle en conservoit un dépit qui ne parut aussi d'abord que par la froideur, mais il estoit impossible qu'ils demeurassent longtemps dans cet estat. Ils avoient des soupçons mutuels qui devoient se tourner en certitude, ou il falloit qu'ils s'éclaircissent de leurs doutes ; il leur arriva une Avanture qui acheva de les broüiller.

La Reine donna le Bal à Reims le soir du Sacre de Charles Neuf ; comme c'estoit la Saison des Masques, elle fit le plan d'une Mascarade ; elle ordonna qu'une Troupe de Bohémiens & une Troupe de Bohémiennes, vinssent separément prédire la bonne fortune du jeune Roy ; qu'en suite chaque Bohémien prendroit une Bohémienne, & qu'ils danferoient ensemble pour se réjoûir de s'estre rencontrez à dire des choses agreables.

La Comtesse de Tournon & Mademoiselle de Roye estoient de la Mascarade ; leur taille estoit à peu près égale, leurs cheveux estoient d'un brun fort approchant, & dont le peu de difference ne se remarquoit point aux flambeaux ; l'habillement de ces Bohémiennes estoit mesme ordonné d'une maniere à ne laisser presque pas distinguer celles qui avoient le moindre rapport ; de grandes robes volantes leur couvroient toute la gorge, & descendoient jusqu'à terre, sans que rien marquast la taille ; leurs cheveux

qui retomboient sur les épaules, estoient renoüez avec quantité de rubans, & les Dames faisoient part à leurs Amans de ceux dont elles devoient porter le jour de la Feste ; parce que la Reine qui vouloit entretenir tout dans la galanterie, l'avoit ainsi souhaité, afin que ceux qui avoient des Maistresses dançassent avec elles. Mademoiselle de Roye se trouva embarrassée dans cette conjoncture, la froideur qui estoit entre Sanfac & elle, luy donnoit de la repugnance à luy faire cette sorte de faveur, cependant il luy estoit impossible de la faire à un autre, elle luy paroissoit peu considerable en soy, & c'estoit trouver une occasion de se plaindre qu'elle ne put negliger ; elle luy envoya de ses rubans, & elle luy écrivit avec tant de dépit, de douleur & de tendresse, que cette Lettre auroit nécessairement produit un éclaircissement entre-eux, si l'artifice de Madame de Tournon n'avoit prévalu.

Le Billet ayant passé par les mains de cette femme que Madame de Tournon avoit gagnée, il luy fut montré ; cette Comtesse vit quelque ouverture à jouer un mauvais tour à ces deux Amans, elle garda les rubans de Mademoiselle de Roye, & elle en envoya d'autres au nom de cette jeune personne, c'estoit de ceux dont elle-mesme devoit porter. Son intention estoit de tromper Sanfac, & de passer pour Mademoiselle de Roye à la faveur du déguisement, de mettre cette Amante dans la dernière colere contre luy, & de les empêcher autant qu'elle pourroit de s'éclaircir, enfin de rejeter la méprise des rubans sur les femmes qui les servoient, si l'on en venoit à l'éclaircissement. Cependant elle trouvoit elle-mesme l'artifice grossier, & elle en esperoit peu de chose ; mais elle avoit commencé à semer la mesintelligence entre eux, il falloit hazarder tout ce qui pouvoit l'augmenter ; & leurs cœurs estant déjà prévenus de jalousie, les moindres apparences pouvoient achever de les revolter.

Sanfac receut les rubans de Madame de Tournon, qu'on luy envoya de la part de Mademoiselle de Roye, & il écrivit à celle-cy avec tant d'amour & tant de jalousie, que Madame de Tournon à qui cette Lettre fut montrée, apprehenda & espera tout en mesme temps de cette disposition ; elle pria cette femme qu'elle avoit gagnée de faire dire à Sanfac que Mademoiselle de Roye luy parleroit le soir apres la Mascarade, & elle avoit resolu de luy dire sous le Masque des choses qui le persuaderoient que son Rival estoit aimé ; on supprima les Lettres qu'ils s'écrivoient de part & d'autre, & on dit

seulement à Mademoiselle de Roye que Sanfac luy estoit tres-obligé de ses rubans ; ce mépris qu'elle avoit si peu mérité, l'a mit dans une colere inconcevable. D'abord elle fut surprise de ce procédé, mais son esprit estoit aigry de longue main par la froideur extraordinaire qu'on luy marquoit & tout paroist vray semblable à la jalousie. Combien s'accusa-t-elle de lâcheté, d'avoir pû faire une demarche si mal receuë ; ce qui luy avoit d'abord paru si leger, luy parut alors terrible ; & sa douleur l'auroit empêchée de se trouver à la Mascarade, si elle n'avoit encore voulu voir de quelle maniere, il s'y conduiroit.

Les Masques danferent ; chaque Bohemienne avoit un Bohémien qui portoit sa couleur, Mademoiselle de Roye vit quelqu'un qui portoit la sienne, & d'abord elle ne le reconnut pas pour estre le frere de Madame de Tournon qui devoit danser avec cette Comtesse, mais elle remarqua aisément que ce n'estoit point Sanfac qui dançoit avec elle.

Ce Marquis n'estoit pas fait d'une maniere pouvoir estre confondu avec les autres, il estoit plus grand que tous ceux qui estoient de la Mascarade, de sorte qu'elle l'apperceut avec les couleurs de Madame de Tournon, qu'elle ne pouvoit méconnoistre parce qu'elles s'estoient habillées ensemble. Sanfac qui la prenoit pour Mademoiselle de Roye, trompé par les rubans qu'on luy avoit envoyez de sa part, dança toujours avec elle, & elle affecta si bien l'air de la danse de celle qu'elle vouloit représenter, que le Marquis n'ayant aucun soupçon de l'artifice, s'y méprit absolument.

Mademoiselle de Roye sentoit le plus violent dépit qu'elle eût eu de sa vie, elle ne douta point que la Comtesse n'eût aussi envoyé de ses rubans à Sanfac pour avoir le plaisir de se voir preferer hautement ; dans la disposition où elle estoit, il ne luy en falloit pas tant pour la convaincre que Sanfac & Madame de Tournon estoient dans une parfaite intelligence, & le trouble de son esprit la fit danser avec tant de desordre, que personne ne soupçonna que ce fût elle.

Après qu'elle eut fait une reveuë de tous les personnages de la Mascarade, elle connut que c'estoit avec le frere de Madame de Tournon qu'elle avoit dansé, elle n'examina point si Sanfac avoit voulu la tromper en mettant quelqu'un à sa place, ou s'il n'avoit songé qu'à se tirer d'affaire ; mais toujours elle se croyoit traitée d'une maniere si fâcheuse, que son amour propre estoit presque aussi blessé que sa tendresse.

Si-toſt que la Maſcarade fut finie, elle ſe coula doucement vers la porte, & ſortit ſans eſtre remarquée que de Sancerre, qui avoit toujours eu les yeux ſur elle, & qui la reconnoiſſoit aux rubans que Madame de Tournon avoit interceptez, & qu'elle luy avoit montrez. Il ſortit auſſi pour luy donner la main, & elle luy fut obligée de cette honneſteté ; elle luy dit qu'elle ne rentreroit pas, de ſorte qu'il la conduiſit juſque chez elle. Il avoit trop d'intereſt à ſçavoir ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur à l'occaſion de Sanſac, pour ne luy en parler pas, & il falloir dans ce deſordre porter les derniers coups à ſon Rival ; il feignit d'un air miſterieux de n'eſtre point tout à fait ſurpris de ce qui eſtoit arrivé ; c'en eſtoit aſſez pour engager Mademoiſelle de Roye malgré elle à luy faire pluſieurs queſtions, auxquelles il répondit d'une maniere qui augmentoit infiniment ſa jaloſie & ſa douleur ; quoy qu'elle eut eu mille ſoupçons, elle s'accuſa en elle-meſme de s'eſtre aveuſlée, & d'avoir conſervé trop de tranquillité dans le temps qu'on la trahiſſoit. Elle ne ſe laſſoit point de luy faire de nouvelles demandes, & il demeura plus long-temps avec elle qu'elle ne luy auroit permis d'y demeurer, ſi elle avoit eſté moins agitée.

Sanſac apres avoir dansé avec Madame de Tournon, qu'il prenoit toujours pour Mademoiſelle de Roye, la mena en un coin de la Salle pour luy parler ; elle n'oſtoit point ſon Maſque qui tenoit à ſa coëfure, de ſorte qu'il ne ſe détrompoit point. Il luy dit qu'il eſtoit deſeſperé, qu'il ſçavoit que Sancerre luy avoit écrit, & avoit oſé luy faire connoiſtre ſa paſſion, que cependant elle ne l'en avoit pas plus mal traité, qu'elle le voyoit avec plaiſir, & qu'enfin il ne pouvoit plus vivre ſi elle continuoit d'avoir le meſme procedé avec luy. Madame de Tournon feignant un ton embarrasſé, luy dit qu'il eſtoit difficile qu'elle rompît avec un amy de ſa Mere. Ha ! Mademoiſelle, luy dit-il, que me faites-vous envilager ? Pourquoi vous allarmer, luy dit-elle d'un ton encore plus embarrasſé qu'auparavant ? quand il ſeroit vray que Sancerre auroit d'autres ſentimens pour moy que ceux de l'eſtime & de l'amitié, vous ne devez point penſer que j'en aye d'autres pour luy. Quoy ? Mademoiſelle, reprit-il, eſt-il poſſible que vous ayez de l'eſtime & de l'amitié pour un homme qui ſe declare voſtre Amant ? je ſuis perdu ſi vous ne vous dédites de ces cruelles paroles. Je ne m'en dédiray point, luy dit Madame de Tournon, il y a de l'injuſtice à ce que vous demandez. C'en eſt trop, interrompit Sanſac, ou trompez-moy mieux, ou achevez de me détromper, je

ne ſçaurois demeurer dans l'incertitude où je ſuis ; dites que vous aimez Sancerre, que vous ne ſçauriez rompre avec luy, & je ne vous importuneray plus de ma jalouſie, ny de mes reproches. Madame de Tournon ne luy répondit rien. Je vous entends, Mademoiſelle, luy dit Sanſac tranſporté de fureur, vous n'aurez plus à ſouffrir mes plaintes, mais ce ſeroit en vain que vous auriez attendu de moy de la moderation, & tant qu'il me reſtera de la vie, j'empêcheray que mon Rival ne ſoit plus heureux que moy. Là-deſſus il la quitta bruſquement, & elle ne fit aucune démarche pour le retenir.

Madame de Tournon eſtoit dans une joye extraordinaire, jamais elle n'auroit osé eſperer un tel ſucces, & tous ſes artifices eſtoient ſi heureux, qu'ils ne luy donnoient aucun remords. Quoy que la Maſcarade fût finie, le Bal continuoit ; Madame de Tournon apres avoir changé d'habits, entra dans la Salle où l'on dançoit ; Sanſac y eſtoit allé pour chercher Sancerre, & pour l'obliger à ſe venir battre, mais il ne l'y trouva pas, & il entendit que Madame de Tournon diſoit que Mademoiſelle de Roye s'étoit retirée avec un grand mal de teſte. En effet, Mademoiſelle de Roye l'avoit fait dire, afin qu'on ne fût pas ſurpris de ce qu'elle ne venoit point au Bal. Comme ce Marquis ne voyoit point Sancerre, il penſa qu'il pouvoit l'avoir ſuivie, & il ne luy fut pas poſſible de ne point chercher à s'en éclaircir. Il alla chez Mademoiſelle de Roye, ſur le pretexte de demander des nouvelles de ſa ſanté ; & ayant ſçeu par les gens de Sancerre qu'il y eſtoit, il demanda à la voir, pour luy faire mal-gré ſa promeſſe tous les reproches qu'il croyoit qu'elle meritoit ; mais la colere où eſtoit Mademoiſelle de Roye l'empêcha de le recevoir, elle luy envoya dire qu'elle ne pouvoit parler à cauſe de ſon mal de teſte, dans le meſme moment elle renvoya Sancerre ; mais comme il comprenoit que Sanſac avoit remarqué ſes gens, & qu'il jugea que peut-eſtre ce Rival auroit la curioſité de ſçavoir s'il ſeroit long-temps avec Mademoiſelle de Roye, il demeura dans l'Anti-chambre avec celle de ſes Femmes que Madame de Tournon avoit gagnée, ſans que Mademoiſelle de Roye ſçeût qu'il y eſtoit, & ſans qu'elle y ſongeât.

Sanſac l'attendoit ſur ſon paſſage, agité de tout ce que la rage a de plus affreux ; il vit venir le Comte d'Amboiſe, & dans le trouble où il eſtoit, il ne put ſe deffendre de luy parler. D'Amboiſe ayant eſté obligé de ſe trouver à Reims pour le Sacre de Charles Neuf, avoit entendu dire que Mademoiſelle de Roye ſe portoit mal, & s'eſtoit trouvé encore aſſez ſenſible à ce qui la

regardoit pour venir avec empressement s'informer de sa santé. Vous voyez un homme désespéré, luy dit Sanfac si-tôt qu'il l'aperceut, vous m'avez plongé dans l'abîme où je suis, & vous vous en estes retiré ; vous m'avez cédé une personne qui fait tout le malheur de mes jours, elle aime Sancerre, il est présentement avec elle, & elle refuse de me voir. Je n'ay rien à vous répondre, luy dit Monsieur d'Amboise, j'ay oublié Mademoiselle de Roye en vous la cedant ; là-dessus il vit sortir le Comte de Sancerre de chez elle, & il quitta Sanfac brusquement, de peur que son air ne démentît les paroles qu'il venoit de luy dire.

Dans quelle bizarre jalousie ce Comte entra-t-il alors ? il luy sembla que Mademoiselle de Roye luy faisoit une seconde infidélité, elle avoit esté forcée par son inclination à aimer Sanfac ; d'Amboise commençoit à croire qu'elle aimeroit toujours celui qu'elle luy avoit d'abord préféré, & cela avoit en quelque sorte assoupy la première ardeur de ses sentimens ; mais ce changement le réveilla, luy redonna des desirs du dépit & de l'emportement. Il pensoit qu'elle pouvoit estre inconstante, & il l'estimoit moins, mais il en avoit une nouvelle vivacité ; il se sentoist prest à se vanger de celui qui luy enlevoit un bien qu'il avoit crû perdu pour luy, mais il trouvoit qu'il y avoit une sorte d'amour à se vanger, qui ne convenoit point à un homme qui n'avoit jamais esté aimé ; il avoit honte d'estre encore tourmenté par les démêlez de Sanfac & de Sancerre, pour Mademoiselle de Roye, & il retourna à la Campagne dès le même moment.

Sanfac ayant marqué à Sancerre que son dessein estoit de se battre contre luy, ils allerent assez loin du lieu où ils se trouvoient, de peur d'estre détournés ils le battirent avec une égale impetuosité, & ils auroient terminé leur querelle par la fin de leur vie, si leurs gens à qui ils avoient deffendu de les suivre, ne se fussent doutés de leur intention, & n'en eussent averty quelques-uns de leurs amis qui les trouverent, & qui les separerent.

Mademoiselle de Roye fut quelques jours sans sortir de la chambre, sur le pretexte de son mal de teste, de sorte qu'elle ne voyoit point Sanfac. Le combat de ce Marquis avec Sancerre faisoit beaucoup de bruit à la Cour, mais on n'en disoit point le sujet ; Sancerre avoit de trop grandes raisons de le cacher, tant qu'il ne seroit point établi auprès de Mademoiselle de Roye. Madame de Tournon entra dans cette affaire avec Sanfac, & l'engagea au secret, luy disant qu'il devoit des égards à une personne qu'il avoit si long-

temps aimée, mais en effet, c'étoit pour empêcher que Mademoiselle de Roye n'approfondît ce démêlé, si elle avoit sçeu la part qu'elle y avoit. Sanfac suivit les conseils de cette Comtesse, quoy que sa colere contre Mademoiselle de Roye ne fût point diminuée. Cét Amant essayoit en vain d'étouffer sa passion ; il haïssoit Mademoiselle de Roye, mais il songeoit incessamment à elle, & c'est l'oubly qui fait la guérison.

Mademoiselle de Roye ayant demandé à Sancerre le sujet de son combat avec Sanfac, il luy dit que le Marquis l'avoit querellé sur un pretexte assez léger, mais que la véritable cause de sa haine pour luy, estoit qu'il l'avoit rencontré trop souvent à son gré chez Madame de Tournon, pour qui il ne pouvoit se persuader qu'on n'eût qu'une simple amitié. Mademoiselle de Roye avaloit ce poison sans résistance, rien ne deffendoit plus Sanfac dans son cœur contre ces sortes de surprises, & elle avoit une facilité à croire toutes les choses qu'on disoit de luy au sujet de Madame de Tournon, qui donnoit beaucoup d'esperance à son Rival.

Madame de Tournon marquoit toujours à Mademoiselle de Roye la même amitié, mais on la recevoit avec une grande froideur ; ces deux Rivaless ne se parloient plus du Marquis de Sanfac, & ce n'estoit que par leur affectation à éviter de prononcer son nom, qu'elles se faisoient de la peine l'une à l'autre.

Le Comte de Sanfac, pere du Marquis, estoit Gouverneur de Touraine ; il estoit malade à Tours, & dans cet âge où l'on n'espere plus de guerir ; la survivance de son Gouvernement fut en ce temps-là donnée à son fils, par le credit de Madame de Tournon ; comme il ignoroit qu'elle fût la cause de tous ses déplaisirs, il voulut bien luy avoir cette obligation ; neantmoins il falut qu'il s'éloignast ; il luy dit la nécessité où il estoit de fuir Mademoiselle de Roye, & cette Comtesse ne s'opposa point au dessein qu'il avoit d'aller à Tours, l'absence devoit l'empêcher de s'éclaircir avec Mademoiselle de Roye, & le guerir de la passion.

Ce Marquis partit promptement de Reims, & peu de jours apres la Cour retourna à Paris. Madame de Tournon prit de grands soins de faire informer Mademoiselle de Roye de la part qu'elle avoit eüe à ce qu'on avoit fait pour Sanfac ; en effet, il avoit falu une personne qui eût du crédit sur l'esprit de la Reine pour l'engager à faire quelque grace à cette famille.

Mademoiselle de Roye fut remise entre les mains de sa mere, à qui elle apprit que Madame de Tournon estoit sa Rivale, & l'avoit trahie. Madame de Roye eut du chagrin du changement de Sanfac ; l'engagement où beaucoup de gens sçavoient qu'il estoit avec Mademoiselle de Roye, avoit éloigné les partis & cette infidelité luy faisoit quelque tort ; Mademoiselle de Roye sentoît vivement cet affront, & ne se consoloit pas de n'avoir point aimé d'Amboise, qui avoit une si veritable passion pour elle, & dont les grandes qualitez & la constance devoient l'avoir arrachée à l'inclination qu'elle avoit pour Sanfac.

Le Comte de Sancerre qui estoit toujours attaché à elle sous le nom d'amy, crut que le temps estoit favorable pour avouer sa tendresse, mais il résista à l'envie de se faire un mérite auprès d'elle de l'avoir toujours cachée. Il craignit de se charger des chagrins qu'elle avoit eus contre Sanfac, s'il faisoit voir qu'il avoit toujours été son Rival, & de rendre suspectes les choses qu'il avoit dites de luy ; de sorte qu'il feignit un commencement de passion, que l'occasion de voir tous les jours une belle personne sans engagement, faisoit naître.

Mademoiselle de Roye s'estoit trop mal trouvée de l'amour, pour le suivre une seconde fois ; & si son cœur pouvoit encore estre entraîné, ce n'estoit que par la reconnoissance du costé de Monsieur d'Amboise ; elle répondit à Sancerre avec cette indifférence, qu'un Amant trouve plus insupportable que la colere. Aussi comprit-il dès ce moment tout ce qu'il en devoit attendre ; cependant il ne se rebuta point, il luy parla plus d'une fois.

Son amour estoit las de se contraindre, il importunoit s'il ne pouvoit plaire ; de sorte que Mademoiselle de Roye fut obligée de luy marquer que s'il continuoît ces discours, elle ne le verroit jamais. Elle le luy dit d'un air si tranquille, qu'il ne douta point qu'elle n'exécutast la menace, & il en eut un si cruel dépit, qu'il cessa luy-mesme de la voir.

C'estoit en vain que le Comte d'Amboise cherchoit à la campagne un repos qu'il n'y avoit pas trouvé la premiere fois, une nouvelle raison de se guérir ne faisoit qu'augmenter son mal ; le Comte de Sancerre, Mademoiselle de Roye & Sanfac se presentoient sans cesse à son imagination, & le tourmentoient. Il retourna à Paris entraîné par son inquietude, & sans sçavoir ce qu'il y vouloit faire. D'abord il n'alla point chez Madame de Roye, & il estoit tout à fait résolu à éviter la fille ;

cependant s'estant informé de ce qu'elle faisoit, il sçeut que Sancerre avoit cessé de la voir, & on luy dit en mesme temps que c'étoit parce que ce Comte estoit devenu amoureux d'elle ; que sa passion l'avoit importunée, & qu'enfin elle l'avoit en quelque sorte banny. Comme on cache peu les choses qui sont indifferentes, Mademoiselle de Roye avoit avoué la verité à quelques amies qui luy avoient demandé pourquoy Sancerre ne la voyoit plus ; & d'Amboise qui cherchoit à le sçavoir, ne pouvoit manquer d'en estre instruit ; il perdit par là toute sorte d'ombrage du Comte de Sancerre, de l'idée duquel il avoit esté plus importuné, que veritablement jaloux ; il pensa que Mademoiselle de Roye avoit seulement voulu chagriner Sanfac, plustost que de le trahir lors qu'elle avoit refusé de le voir, apres la Mascarade qui s'estoit faite à Reims, & qu'elle avoit receu Sancerre ; qu'enfin ce pourroit estre la suite de quelque querelle d'Amans qu'il n'avoit point sçeuë, & il ne luy estoit que trop aisé de ramener toute sa haine du costé de Sanfac ; mais il apprit bien-tost aussi, que ce Marquis estoit devenu amoureux de Madame de Tournon, & cette nouvelle produisit en luy plusieurs mouvemens, entre lesquels il ne démêla d'abord que la curiosité de sçavoir ce que pensoit Mademoiselle de Roye ; il retourna chez elle avec empressement.

Madame de Roye le receut avec ses honnestetez ordinaires ; Mademoiselle de Roye luy parut mélancolique, mais civile & pleine d'égards ; comme il y avoit du monde dans la chambre, il ne put entrer dans aucune conversation particuliere avec elle ce jourlà, mais elle ne laissa pas de remarquer qu'il l'aimoit encore, elle fit reflection sur le procedé de ce Comte, & sur celui de Sanfac, elle opposoit la constance de l'un à la legereté de l'autre ; & quoy que des pensées si avantageuses pour d'Amboise n'entraînaissent point encore le cœur de Mademoiselle de Roye, c'étoit cependant beaucoup qu'elle luy donnaît une si entiere preference dans son esprit.

La premiere fois qu'il la vit seule, il luy voulut parler de Sanfac, mais elle en évita d'abord le discours, par une confusion secrette de luy paroître abandonnée d'un homme qu'elle luy avoit preferé ; cependant il luy fit connoître qu'il n'ignoroit pas ce qu'on disoit du changement de Sanfac, & ce fut d'une maniere qui en ostoit en quelque façon la honte à Mademoiselle de Roye ; elle estimoit assez ce Comte pour prendre le party de la sincerité avec luy. Ayez le plaisir de vous vanger de moy, luy dit-elle, je dois vous

laisser jouir de ce triomphe ; hé bien ? il est vray que Sanfac me quitte pour Madame de Tournon. Est-il possible, Mademoiselle, interrompit-il, cela peut-il estre ? quoy qu'on me l'ait dit, quoy que vous me le confirmiez, je connois trop l'impossibilité de cesser de vous aimer, pour le pouvoir croire. Rien n'est plus vray, luy dit Mademoiselle de Roye ; mais qu'y a-t-il là qui soit incroyable ? on ne voit que des exemples d'inconstance. Mademoiselle, luy dit-il, n'en voyez-vous point d'autres ? ne connoissez-vous point un Amant méprisé, haï & constant ? Je ne le connois point méprisé ni haï, luy dit Mademoiselle de Roye, d'un air qu'il ne luy avoit pas encore veu, je commence à faire la difference de luy au reste des hommes ; j'étois destinée peut-estre à luy rendre justice un jour, & ce jour pourroit estre arrivé. Helas ! Mademoiselle, luy dit-il, ne vous y trompez point, ce jour est encore de ceux que vous donnez à Sanfac, & c'en seroit le plus heureux, s'il sçavoit goûter son bon-heur ; quand vous voudriez me faire servir à vostre vengeance, ce seroit sans songer à moy ; Sanfac vous est bien cher, puisque son crime vous engage à dire des choses flateuses à son Rival. C'estoit ainsi que le Comte d'Amboise faisoit connoître à Mademoiselle de Roye qu'elle avoit moins d'envie de luy marquer sa reconnoissance, que de faire encore quelque déplaisir à Sanfac ; neantmoins l'esperance rentroit dans le cœur de ce Comte ; c'étoit déjà un grand point, que de n'avoir plus à craindre la tendresse d'un Rival, & de n'avoir à combattre que celle de Mademoiselle de Roye, qu'elle combattoit elle-mesme.

Madame de Tournon entretenoit un commerce de Lettres avec ce Marquis, insensiblement elle en estoit venuë jusqu'à luy faire comprendre, qu'elle auroit voulu le consoler de l'infidelité de Mademoiselle de Roye, il avoit saisi cette occasion de l'oublier, l'envie qu'il en avoit luy faisoit quelquefois croire qu'il y avoit réüssi, & donnoit un air d'ardeur à ses Lettres, dont Madame de Tournon estoit contente. Il avoit cependant bien moins d'envie de la persuader qu'il l'aimoit, que d'en persuader Mademoiselle de Roye, qu'il n'osoit encore revoir.

La maladie du Comte de Sanfac son pere estoit une raison pour le retenir à Tours ; il écrivoit à ses amis, qu'il estoit amoureux de cette Comtesse, & ils ne luy parloient plus de Mademoiselle de Roye, parce qu'il les en avoit priez sans leur en dire la raison. Dans le temps que Sancerre estoit encore des amis de Mademoiselle de Roye, Madame de Tournon luy avoit écrit

qu'ils estoient dans une parfaite intelligence, & depuis perſonne ne l'en avoit defabuſé. Cette Comteſſe qui recevoit ſouvent des Lettres de Sanſac, parce qu'elle luy écrivoit tous les jours, faiſoit montrer à Mademoiſelle de Roye les plus tendres de celles qu'elle avoit de luy, comme ſi on les avoit ſurpriſes.

Mademoiſelle de Roye entroit dans une colere inconcevable lors qu'elle les voyoit, & l'inconſtance de Sanſac faiſoit plus auprès d'elle pour Monſieur d'Amboiſe, que tous les ſervices de cét Amant n'avoient pû faire. Le Comte de Sanſac mourut dans ce temps-là, & ſa mort mettoit ſon Fils en liberté d'achever ſon Mariage avec Mademoiſelle de Roye ; mais il n'en profita pas, Madame de Tournon qui n'y voyoit plus d'obſtacles que ceux qu'elle y apporteroit, redoubla ſes artifices ; elle fit dire ; par tout qu'elle épouſeroit ce Marquis ſi-toſt qu'il ſeroit de retour à Paris, où il devoit revenir dans peu pour prendre les ordres du Roy. Le deſſein de Madame de Tournon eſtoit d'engager avant cela Mademoiſelle de Roye à prendre un party. Madame de Roye ne pouvoit ſoutenir l'affront qu'on faiſoit à ſa Fille, elle luy dit qu'il eſtoit de leur gloire de prévenir Sanſac. Mademoiſelle de Roye eſtoit encore plus irritée, & ne cherchoit qu'à ſe vanger. Le Mareſchal de Coſſé fit faire dans ce temps-là des propoſitions pour l'épouſer ; mais la diſproportion de leur âge faiſoit balancer Mademoiſelle de Roye malgré les avantages de cét eſtabliſſement. Le Comte d'Amboiſe avoit touſjours la meſme paſſion pour Mademoiſelle de Roye, mais il avoit plus d'une fois renoncé à elle. Il eſt vray que les raiſons qu'il en avoit eües ne ſubſiſtoient plus, rien ne convenoit mieux à cette belle perſonne qu'un Amant qui l'avoit touſjours tendrement aimée, & qu'elle eſtimoit plus que tous les autres hommes. Madame de Roye demanda conſeil à ce Comte comme à un amy, ſur les deſſeins du Mareſchal de Coſſé, il fut faiſi d'un trouble qui l'empêcha de répondre. Je vois avec ſurpriſe, luy dit-elle, que ce qui regarde ma Fille ne vous eſt pas encore indifférent, cependant tout ce que vous avez déjà fait me donnoit lieu de croire que vous la verriez ſans peine en épouſer un autre ; vous ſçavez que je vous l'avois deſtinée, & que je vous euſſe préféré à tous les hommes, ſi vous aviez voulu profiter de mes ſentimens. Je n'ay rien à vous répondre, Madame, luy dit-il, vous ne ſçauriez ignorer les diſpoſitions où je ſeray toute ma vie pour Mademoiſelle de Roye, je ne m'aſſeure point qu'il y ait moins d'obſtacles pour moy dans

son cœur, mais je m'en flate, & il n'en faut pas tant pour rendre ma passion extraordinaire ; si vous y aviez quelque égard, vous souffririez que je consultasse Mademoiselle de Roye pour la dernière fois. Hé bien ! consultez-la, luy dit cette Comtesse, j'ay pour vous la même considération que j'ay toujours eue.

La conjoncture estoit delicate pour le Comte d'Amboise, il s'estoit déjà engagé deux fois avec Mademoiselle de Roye, une troisième devoit le faire trembler, mais la concurrence du Marechal de Cossé le déterminoit à épouser Mademoiselle de Roye pour la luy ôter ; il alla se jeter aux pieds de cette belle personne. Mademoiselle, luy dit-il, vous voyez le plus amoureux de tous les hommes, vous sçavez que vos rigueurs ne m'ont point empêché de l'estre, & que n'ont point fait vos honnestetez ? j'aurois dû malgré elles estre sûr que vous ne m'aimerez jamais, & cependant elles m'ont fait esperer, ou elles m'ont tenu lieu de bon-heur, tant que vous n'avez esté à personne ; mais vous ne sçauriez plus éviter d'estre à quelqu'un, & je crains que vous n'en trembliez. Ce ne seroient point les engagements qui me feront peur, luy dit Mademoiselle de Roye, ce ne pourroient estre que les gens avec qui je serois obligée à m'engager. Hé ! Mademoiselle, luy dit-il, estes-vous en estat de faire des differences ? j'apprehende que quelque fâcheux souvenir ne vous rende toujours le choix d'un Mary des-agreable, ou du moins indifferent ; tout vous fera égal. Mais, adjoûta-t-il, pourquoy vous presser de vous declarer ? vos bontez ne me donnent point assez de hardiesse pour me faire croire que si vous estiez capables de distinctions elles fussent en ma faveur ; vous m'avez trop accoustumé à estre mal-heureux, pour me laisser prendre des esperances.

Vous m'offensez, luy dit-elle, par ces souvenirs que vous voulez que j'aye, cependant je veux bien vous répondre précisément sur le reste ; vous avez d'ailleurs assez mérité que je m'expliquasse avec vous sans détour ; & puisque je ne sçaurois me dispenser d'entrer dans quelque liaison, je serois fâchée que ce ne fût pas avec vous. Quelles paroles pour Monsieur d'Amboise ? pouvoit-il faire des reflexions contraires à son bon-heur ? Il pria Madame de Roye de le preferer au Marechal de Cossé ; & comme elle y avoit beaucoup de penchant, son Mariage fut une troisième fois résolu. Il sembla alors à cet Amant, qu'il n'avoit plus rien à redouter, & qu'il estoit au dessus de tous ses mal-heurs. Plus de Rival. Plus d'obstacles. Il alloit estre

uny pour jamais à une personne qu'il avoit long-temps aimée, & dont il croyoit enfin estre aimé. Son mal-heur avoit tant duré, qu'il ne vouloit plus retarder son bon-heur ; il supplia Madame de Roye de ne point faire differer la Ceremonie de ses Nopces. Mademoiselle de Roye, qui par estime pour Monsieur d'Amboise, & par un secret dépit contre Sanfac, s'estoit resoluë à ce mariage, n'eut pas de peine à consentir qu'il fût achevé promptement ; & il le fut à deux jours de là.

Quand il avoit esté arrêté, les amis de Sanfac le luy avoient écrit, non pas comme une chose qui l'interressoit, mais comme une nouvelle. Quel coup de foudre pour luy ? & quels sentimens se réveillerent dans son cœur ? Il sentit que le dépit, le temps, & l'absence, n'avoient fait que les assoupir, & qu'ils ne les avoient point affoiblis. Il ne concevoit pas qu'elle eût aimé Sancerre, & qu'elle épousât si-tôt d'Amboise, & cette reflection le portoit insensiblement à douter qu'elle eût aimé ce premier ; cependant il pensoit qu'elle luy en avoit fait l'aveu par son silence ; il avoit veu sortir Sancerre de chez elle, on luy en avoit refusé l'entrée ; & quoy que toutes ces circonstances rappelées dans sa memoire, le fissent encore fremir, il se disoit que ce n'estoit point des certitudes, que peut-estre quelque chose qu'il ignoroit avoit donné lieu à ces irregularitez ; il redonnoit du prix à Mademoiselle de Roye dans son imagination, à mesure qu'il craignoit de la perdre ; tout ce qui pouvoit la justifier luy venoit dans la pensée, comme tout ce qui pouvoit la rendre coupable, s'y estoit autrefois présenté ; la bizarrerie d'épouser d'Amboise dans le temps qu'elle devoit épouser Sancerre, si elle l'eût aimé, le mettoit hors de mesure, & luy faisoit croire tout possible, jusqu'à n'avoir point esté trahy. Il s'accusoit déjà d'avoir peut-estre donné trop tôt de la jalousie à Mademoiselle de Roye par Madame de Tournon. D'Amboise qu'il avoit toujours veu si éloigné d'estre aimé de Mademoiselle de Roye, ne luy paroissoit point avoir dû s'emparer avec tant de promptitude d'un cœur qui s'estoit toujours refusé à luy : cependant dans quelques momens il pensoit que la mesme inconstance qui l'avoit portée à aimer Sancerre, pouvoit l'avoir portée aussi à aimer d'Amboise, mais cette idée luy sembloit si cruelle, qu'il la rejettoit d'abord ; enfin il ne déméloit plus rien, sinon qu'il ne pouvoit souffrir que quelqu'un fût heureux en épousant Mademoiselle de Roye. Il ne croyoit point que son Mariage se deust faire avec tant de precipitation, & il espera d'y mettre encore des obstacles,

neantmoins il ne pouvoit retourner à Paris comme il l'auroit souhaité, parce que les Huguenots avec qui on avoit fait un Traité de Paix l'avoient rompu, & s'estoient emparés de plusieurs Villes, ils avoient même des Troupes proche de Tours, de sorte qu'il ne luy estoit pas possible de quitter son Gouvernement ; mais il ne voulut point differer de faire sçavoir à Mademoiselle de Roye l'estat où son Mariage l'alloit reduire, quoy qu'il ignorast les dispositions où elle estoit pour luy. Il alla chez Mademoiselle de Sanfac sa sœur, qui n'estoit qu'à deux lieues de là, il luy apprit ce Mariage qu'il sçavoit bien qui la devoit toucher autant que luy, il la conjura de partir sur le champ, de donner à Mademoiselle de Roye une Lettre qu'il luy écrivoit, & de mettre en usage tout ce qui pouvoit l'empescher d'épouser le Comte d'Amboise.

La passion de Mademoiselle de Sanfac estoit de celles que rien ne peut guerir, elle fut saisie d'étonnement & de douleur ; & quoy qu'elle essayast de cacher ces mouvemens, elle assura son frere qu'il pouvoit se reposer sur elle du soin de cette affaire, dont elle viendrait infailliblement à bout si quelqu'un y pouvoit réussir, & qu'elle n'oublieroit rien pour le servir. Il retourna à Tours apres cette assurance, & elle ne songea plus qu'aux moyens de luy tenir parole.

Elle ne balança point à choisir les voyes les plus promptes, & qui luy parurent les plus-seures, il luy sembla que ce seroit en vain que Mademoiselle de Roye seroit persuadée de la tendresse de Sanfac, & que quand elle rentreroit dans ses premiers sentimens pour luy, ils seroient inutiles, parce que sa timidité l'emporteroit toujours sur son inclination, & qu'enfin il seroit plus aisé de jeter dans l'esprit de d'Amboise des scrupules qui l'obligeassent à prendre le party qu'il avoit pris plus d'une fois, que d'entreprendre aucune autre chose pour rompre son Mariage ; qu'apres tout, ce ne luy seroit pas un malheur de n'épouser point une personne qui avoit esté si long-temps prévenue pour Sanfac ; qu'il n'y avoit presque pas lieu de douter que sa tendresse ne se réveillast, lors qu'elle le verroit revenir à elle.

Mademoiselle de Sanfac écrivit à Monsieur d'Amboise, & elle luy envoya la Lettre que Sanfac écrivoit à Mademoiselle de Roye ; elle déguisa son écriture, afin qu'on ne sçeut pas que ces Lettres vinssent de sa part, & elle partit quelques momens apres pour apprendre l'effet qu'elles auroient produit. D'Amboise les receut le lendemain de son Mariage, & lors qu'il

croyoit que la felicité ne feroit jamais troublée ; il ouvrit celle de Mademoiselle de Sanfac, dont il ne connut point le caractere, & qui estoit conçuë en ces termes.

LETTRE.

Je n'ignore point votre delicateffe ; puisque vous époufez Mademoiselle de Roye, vous croyez estre Maître de son cœur ; je vous donne un moyen de vous en affeurer, voicy une Lettre que Sanfac luy écrit, puisqu'il l'aime encore, il peut en estre encore aimé, consultez-la sur cette Lettre ; si elle la reçoit avec indifferance, vous n'en aurez que plus de repos dans vostre Mariage ; & si vous vous appercevez que sa passion ne soit pas éteinte, vous pourrez éviter un engagement qui ne feroit jamais vostre bon-heur.

Il leut en suite celle de Sanfac dont il connoissoit l'écriture, & il y trouva ces paroles.

À MADEMOISELLE DE ROYE.

On m'apprend que vous allez épouser Monsieur d'Amboise, & cette nouvelle fait une impression si vive sur moy, que je ne sçauois m'empescher de vous écrire, mal-gré tous les sujets que j'ay de me plaindre de vous. Je ne suis pas en estat de vous faire des reproches ; je vous aime, & je vous perds, c'est à moy de me justifier, & de vous demander grace ; j'ay feint d'aimer Madame de Tournon ; j'ay voulu me guerir ou plustost me vanger, mais je n'ay fait qu'entretenir ma passion par cette esperance. Peut-estre aussi que ma conduite vous a déplû. Peut-estre a-t-elle precipité la resolution que vous prenez. Helas ! je me flate, je serois encore trop heureux d'avoir part aux raisons de vostre Mariage, tout funeste qu'il est pour moy. Non, vous aimez d'Amboise comme vous en avez aimé un autre. Je vous demande pardon si je vous offense ; je souhaite de vous offenser, faites cesser ce reproche s'il vous est trop sensibles ; faites revivre cette inclination dont

vous m'aviez flaté, & qui devoit durer toujours. Quoy ? vous la portez à d'Amboise, apres que vostre cœur m'avoit distingué de luy d'une maniere si obligeante ; je m'oppose à vostre Mariage, par le droit que m'ont donné sur vous vos premiers sentimens ; & s'il vous en reste quelque chose, je vous aime assez, pour pouvoir pretendre de les rappeler tous. Vous croyiez autrefois que nous estions nez l'un pour l'autre ; pourquoy nous separer, quand je vous aime encore ? Ha ! quittez la pensée d'entrer dans un nouvel engagement, sinon, craignez la fureur d'un Amant qui perdra tout, plustost que de perdre un bien qu'il a merité par sa tendresse & par la vostre.

Quel effet produisit la lecture de ces Lettres dans le cœur de Monsieur d'Amboise ? il se voyoit contraint de douter s'il estoit aimé, dans le temps qu'il estoit possesseur de la personne qu'il aimoit. Quelle horreur se presentoit à son esprit ? il demouroit accablé de cette idée, & son Mariage estoit encore le plus funeste de tous les maux. Tant qu'il n'avoit esté qu'Amant, l'entiere assurance de n'estre pas aimé luy avoit paru moins cruelle, que l'incertitude où il se voyoit alors réduit ; comme il n'avoit jamais aimé si vivement, jamais il n'avoit esté si sensible aux atteintes de la jalousie ; estre au comble de ses vœux, & voir renverser tout son bonheur par des pensées insupportables, par des doutes dont il ne pouvoit s'éclaircir, ne pouvoir abandonner ny haïr la Comtesse d'Amboise, ny l'aimer, estoit l'estat où il se trouvoit, & auquel il n'y avoit point de remede.

La Comtesse d'Amboise s'apperceut de sa froideur & de son chagrin ; elle luy en demanda la cause d'une maniere qui devoit le rassurer, mais ses amitez luy devenoient suspectes, ou plustost il luy sembloit qu'il n'en jouïssoit que par surprise ; il fut plusieurs fois sur le point de luy montrer la Lettre de Sanfac, pour n'avoir plus à douter du mal-heur qu'il apprehendoit, & pour se faire s'il se pouvoit là-dessus un triste repos ; mais il se retint autant de fois, & il sentit qu'il avoit encore à en craindre la certitude ; il ne répondit à cette Comtesse que des choses qui ne la satisfaisoient pas, & qui la mettoient dans une inquietude extraordinaire.

Lors que Mademoiselle de Sanfac fût arrivée à Paris, elle apprit que Mōsieur d'Amboise estoit marié avec Mademoiselle de Roye ; elle comprit tout le desordre que les Lettres qu'elle avoit envoyées avoient dû faire, & le chagrin de son imprudence joint à celui qu'elle avoit de ce Mariage, luy fit prendre dès ce mesme jour le party de se mettre dans un Convent, tant pour

éviter les reproches de son frere, que pour se faire une vertu capable de surmonter la passion qu'elle avoit dans le cœur ; elle écrivit cependant au Marquis de Sanfac avant que d'y entrer, elle luy apprenoit que Mademoiselle de Roye estoit mariée ; elle luy avoüoit aussi que croyant le servir, & ignorant que le Comte d'Amboise fût déjà hors d'état de profiter des avis qu'on luy donnoit, elle luy avoit envoyé la Lettre qu'il écrivoit à Mademoiselle de Roye, avec un Billet d'un caractere inconnu, qui pouvoit le porter à rompre encore luy-mesme son mariage ; enfin elle prioit ce Marquis de la laisser en repos, & de ne luy parler jamais de cette faute, qu'elle alloit expier toute sa vie.

Sanfac ne receut point cette Lettre à Tours, parce que les Troupes du Prince de Condé qui avoient eu dessein de surprendre la Ville, en ayant esté empêchées par la vigilance du Gouverneur, s'estoient jettées dans Orleans, & luy donnoient lieu de revenir à Paris. Il apprit en arrivant que Mademoiselle de Roye estoit mariée, & il en eut autant de surprise que de douleur ; quoy qu'il eût craint ce Mariage, il n'avoit pû se persuader qu'il se feroit ; mesme ses reflections n'avoient fait qu'attendrir son cœur, & le rendre plus capable de sentir cette perte ; bien loin de le preparer à la supporter, il s'abandonna à tout ce que le desespoir a de plus affreux ; mais il ne fut pas long-temps dans cette peine, d'Amboise estoit destiné à mourir de chagrin au milieu de son bonheur, & on apprit bientôt le peril ou estoit ce Comte.

Monsieur d'Amboise n'avoit pû soutenir les diverses agitations de son esprit, la fièvre luy prit avec une violence si extraordinaire, que dès les premiers jours sa vie fut en danger ; la Comtesse d'Amboise estoit incessamment auprès de luy, fondant en larmes ; l'affliction qu'elle luy faisoit paroître, & les soins qu'elle prenoit pour sa conservation, le touchoient sensiblement, mais ils le desesperoient quand il songeoit qu'il n'osoit les prendre pour des marques d'amour ; cependant il ne pouvoit se deffendre d'en avoir de la reconnoissance, il voyoit que Madame d'Amboise estoit digne d'une estime infinie, & que s'il n'avoit pû toucher son cœur, il falloit en mourir sans se plaindre d'elle ; il sentit qu'il n'avoit que peu de jours à vivre, & il resolut de ne luy parler point des Lettres qui luy donnoient la mort, de peur de luy marquer de la jalousie, & de luy oster peut-estre par là la liberté de suivre son inclination quand il ne seroit plus.

Cet effort de generosité luy coûtoit neantmoins encore, les sentimens n'étoient pas assez affoiblis pour ne point s'opposer à une resolution qui leur estoit si contraire, & les delires decouvroient quelquefois ce qu'il vouloit cacher.

Madame d'Amboise qui cherchoit à penetrer la cause de son affliction & de sa maladie, démêla enfin que la jalousie le tourmentoit. L'estime & l'amitié qu'elle avoit pour son Mary, ce qu'elle se devoit à elle même, ne luy permettoient pas de le laisser vivre ou mourir avec des pensées si desavantageuses pour elle ; elle se jeta plus d'une fois à ses pieds, luy disant que le mépris qu'il luy faisoit paroître en la privant de sa confiance, luy estoit insupportable. Madame, luy dit-il, que cherchez-vous à sçavoir ? croyez que la tendresse que j'ay pour vous est la cause du secret que je vous fais. Vous ne sçauriez m'entendre, adjôûta-t-il en soupirant, & je perds tout le plaisir que j'aurois à me faire un merite auprès de vous de ce dernier Sacrifice, mais c'est pour vous laisser plus de repos & de tranquillité.

Ces paroles augmentoient encore l'inquietude de Madame d'Amboise, & luy faisoient redoubler les instances, tant qu'enfin la mort de ce Comte n'estant plus incertaine, & les Medecins l'ayant annoncée à sa femme, la douleur extraordinaire qu'elle luy faisoit paroître jusques-là, & la maniere dont elle le pressoit, eut le pouvoir de luy arracher ce qu'il avoit gardé jusques-là. On croit que vostre mal redouble, luy dit-elle en l'embrassant, sans doute vostre inquietude y contribuë. Je ne vous parle point de la mienne, vous m'avez decouvert mal-gré vous, une partie de ce que vous pretendiez me cacher ; je sçais que vous avez des pensées injustes de moy, vous ne voulez pas me donner lieu de me justifier & vous negligez d'estre content d'une personne que vous n'aimez plus ; j'ay avec la crainte de vous perdre, la certitude d'avoir déjà perdu vostre amitié ; mais je vous l'ay dit, je ne pretens point vous toucher par mes douleurs. Il ne s'agit icy que de vous-mesme, plaignez-vous de moy pour vous soulager, & vous éclaircissez pour vous mettre plus en repos. Peut-estre ne me trouverez-vous pas coupable, si vous me faites parler. Hé bien ! Madame, luy dit Monsieur d'Amboise, puisque mes resveries ont commencé à me trahir, & vous ont chagrinée, il faut vous apprendre tout, & reparer ce qu'elles ont fait. Lisez ces Lettres, luy dit-il en luy presentant celles qu'il avoit receuës, voila ce qui cause mes maux, je n'ay pû vivre & douter que je fusse aimé de vous, je

meurs pour vous laisser à un autre qui ne vous aimera jamais comme moy, mais avec qui vous ferez plus heureuse, parce que vous l'aimerez davantage.

Madame d'Amboise trembla de l'imprudence ou de la malice de ceux qui avoient envoyé la Lettre d'avis à son Mary ; elle ne les devinoit point, & elle estoit si occupée de le voir mourant pour elle, que mesme dans ce moment la Lettre de Sanfac ne fit aucune impression sur son esprit ; Monsieur d'Amboise qui estoit appliqué mal gré luy à examiner les mouvemens de son visage, ne la vit point changer de couleur. Hé bien ! luy dit-elle, Monsieur, vous avez donc crû que je ne pourrois recevoir une Lettre de Sanfac, sans reprendre pour luy des sentimens qui vous fussent desagrees ; je voudrois qu'on me l'eût donnée, je vous l'aurois remise entre les mains comme je l'y remets presentement. Ha ! s'il est vray, Madame, luy dit-il avec un transport qui abregea encore ses jours, faut-il mourir ? Quoy ! vous auriez oublié Sanfac, adjoûta-t-il avec des yeux où l'amour n'estoit pas éteint ? Je suis honteuse, luy dit-elle, d'avoir à vous en donner de nouvelles assurances, mais j'en seray contente si elles peuvent vous tirer de l'estat où vous estes. Non, Madame, luy dit-il, je meurs avec autant de satisfaction que de regret ; mais enfin vos premiers sentimens ont esté pour Sanfac, je ne suis point injuste ny Tyran, c'est beaucoup pour moy que d'avoir pû les éteindre un moment durant ma vie, ils se rallumeront apres ma mort ; je n'en murmure pas, ne leur opposez point ma memoire, vous sçavez que tant que je l'ay pû, j'ay preferé vostre bonheur au mien, & j'envisage avec quelque sorte de joye que vous ferez parfaitement heureuse, sans que j'en sois malheureux. À peine eut-il achevé ces parolles, qu'il s'évanoüit ; on mena la Comtesse d'Amboise hors de la chambre, mal-gré ses pleurs & ses cris. Madame de Roye qui n'étoit guère moins affligée de l'estat où elle voyoit ce Comte, taschoit neantmoins à la consoler autant qu'il luy estoit possible.

Monsieur d'Amboise revint de son évanoüissement, il fit prier sa femme de ne plus entrer dans sa chambre, afin qu'elle s'épargnât un spectacle affligeant, & parce que sa veuë luy faisoit quitter la vie avec trop de regret ; il mourut le lendemain.

Madame de Roye mena la Comtesse d'Amboise dans un Convent, où elle demeura quinze jours, & en suite elles allerent ensemble à la campagne. L'affliction de cette veuve ne se moderoit point, il luy sembla qu'elle ne consoleroit jamais de la mort de son Mary ; elle connut tout le prix de

l'affection qu'il luy avoit portée, & combien son cœur & son merite estoient au dessus de celuy des autres hommes ; elle alloit jusqu'à l'admiration pour luy, & elle estoit bien éloignée de soupçonner qu'elle pût jamais avoir de sentimens plus vifs pour quelqu'un ; elle ne croyoit mesme point en avoir eu d'aussi vifs, elle évitoit de penser à la Lettre du Marquis de Sanfac, il luy sembloit que c'estoit par indifferance, mais elle songeoit incessamment à la generosité qu'avoit eüe son Mary, de consentir en mourant qu'elle l'épousast, quoy qu'elle n'eust pas dessein d'en profiter.

Sanfac avoit repris des esperances par la mort de Monsieur d'Amboise, mais il comprit qu'il seroit quelque temps sans oser voir la veuve, & il alla à Tours lors qu'elle partit pour la campagne, où elle demeura trois mois sans recevoir personne ; cependant ses affaires l'obligerent de retourner à Paris, & il y revint aussi dès le moment qu'il le sçeut ; quoy qu'il n'osast aller chez elle, il cherchoit les promenades solitaires dans la veüe de l'y rencontrer. En effet, il ne fut pas long-temps sans avoir ce plaisir, ny mesme sans se faire remarquer. La Comtesse d'Amboise se sentit émue la premiere fois qu'elle le revit, il luy sembla que la presence d'un homme qui l'avoit offensée pouvoit luy causer ce trouble ; comme elle estoit avec une Dame de ses parentes à qui elle ne vouloit point faire connoistre qu'elle avoit remarqué Sanfac, elle fut contrainte de continuer son chemin. Sanfac la suivoit toujours, & enfin elle retourna le plustost qu'il luy fut possible.

Lors qu'elle fut revenuë chez elle, elle entra dans son Cabinet, & elle ne pût s'empêcher de lire la Lettre que Monsieur d'Amboise luy avoit donnée de ce Marquis, & qu'elle avoit gardée ; elle la trouva pleine de passion, & elle la releut encore, en suite elle entra dans une profonde resverie, dans laquelle elle ne vouloit point distinguer ses propres pensées.

Quelques jours apres Monsieur de Sanfac ayant gagné quelques-uns de ses gens, pour sçavoir de quel costé elle devoit se promener, la devança, parce qu'elle ne vint que tard ; & lors qu'il la rencontra, il la salüa d'une maniere triste & respectueuse, qui luy donna encore plus d'émotion que la premiere fois. Elle estoit descenduë de son Carrosse pour prendre l'air ; mais apres avoir salüé ce Marquis, elle y remonta avec precipitation ; cependant à peine eut-elle fait quelques pas, que son Carrosse rompit ; il estoit tard, elle estoit assez loin de Paris, & elle se trouva dans un tres-grand embarras.

Monfieur de Sanfac qui vit de loin le defordre qui eftoit arrivé à fon équipage, s'approcha ; & n'ofant parler à Madame d'Amboife, il pria une des Femmes qui accompagnoient cette Comteffe, de luy offrir de fa part fon Carroffe pour la remener. Madame d'Amboife ne put fe difpenfer de répondre à cette honnefteté, elle le remercia, & elle luy dit qu'on alloit chercher des gens pour raccommoder fon Carroffe. En effet, elle y envoya à l'heure mefme ; il luy dit qu'il eftoit bien mal-heureux d'efre refusé dans une occafion où il eftoit prefque impoffible de ne pas accepter le party qu'il propofoit ; que le Carroffe de Madame d'Amboife ne pouvoit efre en estat d'aller que la nuit ne fût fort avancée ; qu'il alloit attendre le retour de ceux qu'elle envoyoit, & que peut-efre la neceffité vaincroit la repugnance qu'elle avoit à luy faire une grace. Madame d'Amboife tafcha à luy répondre fans incivilité, mais fans luy promettre auffi qu'elle fe feroit de fon fecours ; infenfiblement ils entrerent en converfation, Monfieur de Sanfac trouva l'art de la faire durer, en difant à Madame d'Amboife des chofes qui l'obligeoient à répondre ; les gens qu'on eftoit allé querir pour raccommoder le Carroffe arriverent, & dirent qu'il eftoit impoffible qu'on le menaft à Paris ce jour-là.

Madame d'Amboife eftoit dans une furieufe inquietude, la nuit eftoit commencée ; Sanfac offroit de luy donner fon Carroffe, & d'attendre en ce lieu qu'il fût de retour. Il y auroit eu de la mal-honnefteté à l'y laiffer, elle avoit cependant de la peine à fe refoudre de fe mettre dans le mefme Carroffe, avec un homme qui l'avoit aimée, & qu'elle craignoit qui ne luy fût pas encore indifferant. À la fin la neceffité l'obligea de le prier de la mener jufqu'aux premieres maifons, en attendant qu'elle envoyaft querir un Carroffe à Paris. Comme ces maifons eftoient tres-éloignées, elle ne pouvoit avec bien-séance le laiffer dans la campagne, & il trouvoit trop de plaifir à accompagner Madame d'Amboife pour s'en deffendre un moment ; de forte qu'il la mena avec deux de fes femmes jufqu'au village prochain. Quel charme pour luy de fe retrouver avec elle ? il n'ofoit luy dire que des chofes indifferentes, mais il luy parloit, il la voyoit, & il efperoit que cette rencontre ne feroit pas fans fuites ; mefme l'air de miftère qui fe trouvoit par hazard dans cette avanture, luy donnoit beaucoup de plaifir.

Les raifons qui faifoient la joye de cet Amant, allarmoient la feverité de Madame d'Amboife ; elle eftoit fi agitée de fes penfées differentes, qu'elle

ne parla qu'en desordre. Ce Marquis qui s'en apperceut, n'en tiroit pas un méchant augure ; cependant il n'osa luy demander la permission de la voir plus long-temps, apres qu'il l'eût mise où elle souhaitoit d'aller, mais il demeura aux environs de la maison jusqu'à ce qu'elle en fût partie.

Le lendemain il luy écrivit, pour luy demander une heure d'audience, avant qu'il allast à Chartres où le Roy l'envoyoit avec un renfort de quatre mille hommes, qui devoient se jeter dans la Ville, que les Huguenots avoient assiégée.

Cette Comtesse fut embarrassée de la conduite qu'elle devoit tenir dans cette occasion ; toute la nuit elle avoit esté occupée de la rencontre qu'elle avoit faite, Sanfac luy avoit paru plus amoureux que jamais, mais elle n'osoit le trouver aussi aimable ; cependant il estoit presque justifié dans son esprit, au sujet de Madame de Tournon, par la Lettre qu'elle avoit reléuë plusieurs fois. Monsieur d'Amboise bien loin de craindre qu'elle ne l'épousast, le luy avoit en quelque sorte ordonné en mourant, toutefois il luy sembloit que ce n'estoit point assez pour l'épouser, mais que c'estoit assez pour le voir sans scrupule ; qu'il falloit qu'elle luy parlast, & qu'elle sceût qui avoit envoyé à Monsieur d'Amboise les Lettres qui avoient causé tant de desordres ; qu'enfin elle devoit apprendre à Sanfac la resolution qu'elle avoit faite de demeurer veuve ; dans cette pensée elle luy fit dire qu'il pouvoit la voir.

Avec quelle joye revint-il chez elle, & se retrouva-t-il en liberté de luy parler de ses sentimens ? Il luy sembla que sa beauté estoit encore augmentée ; ses habits de deuil, & l'émotion qui paroissoit sur son visage, luy donnoient mille charmes. Il se jeta à ses pieds, sans pouvoir prononcer une seule parolle, & sans songer mesme à ce qu'il faisoit.

Madame d'Amboise l'obligea de se relever, avec un serieux qui le glaça de crainte ; il prit un siege comme elle le luy ordonnoit, & il fut longtemps sans oser lever les yeux sur elle ; ce respect la toucha plus que le transport de son amour n'avoit fait.

J'ay eu la hardiesse de demander à vous voir, Madame, luy dit-il, sans presque la regarder, mais j'en suis assez puny, & vostre air m'annonce des malheurs que j'avois évité de prévoir. Madame d'Amboise d'abord ne luy répondit point. Vous ne me dites rien, Madame, adjouta-t-il ? parlez,

désespérez-moy ; les duretez que vous me direz, me feront moins cruelles que vostre silence. Je vous parleray aussi, luy répondit-elle, je ne vous aurois pas laissé venir, si je n'avois eu beaucoup de choses à vous dire, & je suis seulement embarrassée par où je commenceray. Je croy que je ne dois point me réjouir, Madame, luy dit-il, des choses que vous avez à me dire, il m'est aisé de prévoir qu'elles ne me feront pas avantageuses, & vous diminuez beaucoup la grace que vous me faites, qui auroit esté trop grande si vous n'aviez eu qu'à m'entendre. Je ne feray point de difficulté de vous avouer, luy dit-elle, que j'ay veu la Lettre que vous m'avez écrite à l'occasion de mon Mariage, & qui fut envoyée à Monsieur d'Amboise, il faut que je sçache de vous à qui vous l'aviez donnée, & comment fut conduite une affaire si mal-heureuse pour moy, par la mort de Monsieur d'Amboise.

Sanfac luy conta que luy estant impossible de revenir à Paris, parce qu'on craignoit une entreprise des Huguenots sur Tours, il avoit confié sa Lettre à sa Soeur, qui luy promettoit de la luy remettre entre les mains ; que Mademoiselle de Sanfac ignorant aussi bien que luy que son Mariage fût déjà fait, avoit crû que le plus seur moyen de l'empêcher, estoit d'envoyer ces Lettres à Monsieur d'Amboise : mais, Madame, adjouta-t-il, je vois que leur méchant succez m'est imputé, & que mesme quand ma Lettre n'auroit esté veüe que de vous, je n'en devois attendre que vostre colere. Sans doute, luy dit-elle, puisque j'estois femme de Monsieur d'Amboise, mais j'avois eu lieu de croire que Madame de Tournon vous auroit consolé de mon Mariage, ou plustost qu'il ne vous auroit point affligé. Madame de Tournon, s'écria-t-il ? Est-il possible, Madame, que vous croyez qu'elle ait pû me consoler un moment de vous ! Madame d'Amboise ne pût s'empêcher de luy parler de la préférence qu'il avoit donnée à cette Comtesse le jour de la Mascarade ; mais il luy protesta avec tant d'ingenuité qu'il avoit crû danser avec elle, & la conversation qu'il pensoit avoir eüe avec elle aussi, sur le sujet de Sancerre, les embarrassant l'un & l'autre, ils démêlerent enfin que Madame de Tournon les avoit joüez. La verité se monroit à eux à mesure qu'ils se parloient ; ils se retrouvoient innocens, une douce joye rentroit dans leurs cœurs, que de longtemps ils n'avoient sentie.

Lors qu'ils n'eurent plus de plaintes à faire, ils se regarderent quelque temps. Mais, Madame, reprit le Marquis de Sanfac, que me sert-il que vous n'ayez point aimé Sancerre, si je vous suis indifférent ? Du moins vous me

le devez estre, interrompit Madame d'Amboise, j'avois épousé le Mary le plus digne d'estre aimé qui fut jamais. Ses dernières parolles meritent que je sois eternellement occupée de luy. J'estois resoluë à vous en faire un secret, mais je me sens engagée à vous les dire, pour vous marquer mieux l'obligation où je suis de l'aimer toujours. Elle luy fit un recit de la conversation que Monsieur d'Amboise avoit eüe avec elle sur son sujet, en adoucissant neantmoins les termes qui pouvoient trop le flater ; mais cét Amant ne laissa pas d'estre charmé de cette confidence. Ha ! Madame, luy dit-il en se jettant encore une fois à ses pieds, executez les dernières volonte de Monsieur d'Amboise ; j'ay merité de luy succeder, puisque je suis choisi par luy, il n'y a que vostre indifference qui puisse m'en rendre indigne ; Mais, adjouta-t-il, pourquoy vous serois-je indifferent ? je n'ay pas cessé un moment d'estre le plus amoureux de tous les hommes ; je suis autorisé à vous le dire, & vous ne devez plus faire de scrupule que de ne m'aimer pas. Je vois que je vous en ay trop dit, interrompit-elle en rougissant, & en l'obligeant à se lever avec plus de douceur que la premiere fois, il n'est plus temps de déguiser avec vous. Hé bien ! sçachez que mon inclination n'est pas éteinte. Que n'ay-je pluost appris vostre innocence ? je n'aurois point esté à Monsieur d'Amboise, il ne seroit point mort, & rien ne m'auroit empêchée d'estre à vous ; mais puisque je l'ay épousé, ie luy dois un sacrifice pour tous ceux qu'il m'a faits, j'ay par cette raison formé le dessein de demeurer veuve ; & si j'avois assez de foiblesse pour ne le pas executer, je ne serois point heureuse en vous épousant ; quelque amitié que j'eusse pour vous, mes reflections m'empescheroient de jouir de la vostre, & m'osteroient peut-estre la mienne à la fin. Ah ! Madame, luy dit-il, avec le desespoir dans l'ame, je vois que vous ne m'avez jamais aimé. Je voudrois qu'il fût vray, luy dit-elle en soupirant. Hé ! Madame, s'il ne l'est pas, reprit-il, pourquoy me dire des choses si cruelles, & pourquoy vouloir que je renonce à vous ? je ne sçaurois le faire, il m'est plus aisé de mourir. Quoy ? interrompit-elle, vous ne sçauriez faire un effort pour me laisser à moy-mesme, comme Monsieur d'Amboise en a fait pour me laisser à vous. Non, luy dit-il, Madame, ne me proposez point d'exemples j'ay trop d'amour pour songer seulement à vous perdre ; & si vous m'ôtez l'esperance, les perils où je vais estre exposé, & où je ne me ménageray point, vous délivreront d'un Amant trop passionné, pour vaincre ses sentimens, ou pour les cacher. Répondez moy encore une fois, Madame, ma vie ou ma mort

font entre vos mains. Ha ! que me dites-vous, luy dit Madame d'Amboise avec des yeux grossis de larmes, pourquoy voulez-vous que je me determine ? laissez moy du moins irrefoluë, puisque vous ébranlez déjà ma resolution. Sanfac voulut l'engager à luy donner parole positive de l'épouser, mais elle en demeura à ce qu'elle venoit de dire. Il fut obligé de prendre congé d'elle, & il alla à Chartres avec les quatre mille hommes qu'il conduisoit.

Lors qu'il fut party, Madame d'Amboise vit combien elle avoit déjà fait de chemin ; que les soupçons que Sanfac avoit dissipés, luy estoient devenus, pour ainsi dire, un merite auprès d'elle, & qu'elle avoit trouvé un grand sujet de se louer de luy, à n'avoir pas un grand sujet de s'en plaindre ; elle crût qu'elle s'estoit démentie trop aisément & trop tost ; & que lors qu'il feroit des retours sur cette conduite, il auroit moins d'estime pour elle que d'amour cette pensée la chagrina, elle se dit mesme qu'un Mary comme celuy qu'elle avoit eu, meritoit une femme capable de grands sentimens & de fermeté ; qu'enfin le plaisir de penser à luy, & d'estre contente d'elle, devoit l'occuper toûjours.

Mais elle fit bien-tost apres d'autres reflections ; Monsieur de Sanfac fut tué devant Chartres, en faisant une sortie sur les Huguenots, & elle en eut une douleur si cruelle, qu'elle jugea qu'il ne luy auroit pas esté possible de vouloir meriter long-temps son estime aux dépens de la tendresse qu'elle avoit pour luy ; elle retourna à la campagne, où elle passa le reste de ses jours, remplie de ses diverses afflictions, & sans oser les démêler, de peur de reconnoître la plus forte.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

Par Grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 17. jour de May 1688. Signé, NOBLET : Il est permis à CATHERINE BERNARD de faire imprimer un Livre intitulé, *Le Comte d'Amboise, Nouvelle*, & ce pendant le temps de huit années consecutives, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois ; Et deffenses sont faites à tous autres de l'imprimer, vendre ni distribuer, sans le consentement de l'Exposante, ou de ses ayans cause, à peine de confiscation des Exemplaires, de tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

Ladite CATHERINE BERNARD a cédé & transporté son droit de Privilege à CLAUDE BARBIN, Marchand Libraire, suivant l'accord fait entre-eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 17. Septembre 1688. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. celui du Conseil Privé du Roy du 27. Février 1665. & l'Édit de Sa Majesté donné à Versailles au mois d'Aoust 1685 : Le present Enregistrement fait à la charge que le debit dudit Livre se fera par un Imprimeur ou Libraire, suivant l'Edit, Statuts & Reglemens.

J.B. COIGNARD, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 4. Octobre 1688.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Sapcal22
- Acélan
- M0tty
- LeDeuxiemeTexte
- Toto256

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)